**Ce qui est important 21 > PlusJApprends**

Friedrich Nietzsche, Aurore, 1881.

LIVRE PREMIER

[...]

2

PRÉJUGÉ DES SAVANTS. Les savants sont dans le vrai lorsqu’ils jugent que les hommes de toutes les époques ont cru *savoir* ce qui était bon et mauvais. Mais c’est un préjugé des savants de croire que *maintenant nous en soyons mieux* informés que dans tout autre temps. [...]

Peut-on croire sans savoir ?

Y a-t-il des questions auxquelles aucune science ne répond ?

Comment définir le bien ?

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Pourquoi un acte est moral ?

14

SIGNIFICATION DE LA FOLIE DANS L’HISTOIRE DE L’HUMANITÉ. Si, malgré ce formidable joug de la moralité des mœurs, sous lequel toutes les communautés humaines ont vécu, si — durant des millénaires avant notre calendrier et dans celui-ci tout au long du temps jusqu’à nos jours (nous habitons nous-mêmes, dans un petit monde d’exception et en quelque sorte dans la zone mauvaise) — des pensées, des appréciations et des tendances nouvelles et divergentes ont surgi toujours de nouveau, ce ne fut cependant que parce qu’elles étaient sous un terrible sauf-conduit : presque partout c’est la folie qui aplanit le chemin de la pensée novatrice, qui rompt le ban d’une coutume, d’une superstition respectée. [...]

Avançons encore d’un pas : tous ces hommes supérieurs poussés irrésistiblement à briser le joug d’une moralité quelconque et à proclamer des lois nouvelles n’avaient rien d’autre à faire, *s’ils n’étaient pas véritablement fous*, que de le devenir ou de simuler la folie — et c’est valable pour tous les novateurs dans tous les domaines, et non seulement pour ceux des institutions sacerdotales et politiques : — même le novateur du mètre poétique dut se faire accréditer par la folie. (Jusqu’à des époques beaucoup plus tempérées, la folie resta comme une espèce de convention chez les poètes) [...]

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

17

LA BONNE ET LA MAUVAISE NATURE. Les hommes se sont d’abord substitués à la nature : ils se voyaient partout eux-mêmes et leurs semblables, c’est-à-dire leur mauvaise et capricieuse humeur cachée en quelque sorte sous les nuées, les orages, les bêtes fauves, les arbres et les plantes : c’est alors qu’ils inventèrent la « mauvaise nature ». Puis vint une époque où ils se différencièrent de la nature, l’époque de Rousseau : on avait tellement assez les uns des autres que l’on voulut absolument posséder un coin du monde que l’être humain ne pût atteindre avec sa misère : on inventa la « bonne nature ». [...]

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Respecter la nature, est-ce renoncer à la transformer ?

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

18

[...] Peu à peu, la coutume dans la communauté établit une pratique conforme à cette idée : on se méfie dorénavant de tout bien-être exubérant et l’on reprend confiance chaque fois que l’on est dans un état de grande douleur ; on se dit que les dieux pourraient être défavorables à cause du bonheur et favorables à cause du malheur — être défavorables et non pas s’apitoyer ! Car la pitié est considérée comme méprisable et indigne d’une âme forte et terrible — mais les dieux sont favorables parce que le spectacle des misères les amuse et les met de bonne humeur : car le cruel jouit de la plus haute volupté du sentiment de puissance. C’est ainsi que s’introduit dans le concept de l’« homme moral » de la communauté, la vertu de la souffrance fréquente, de la privation, de l’existence pénible, de la mortification cruelle, — *non pas*, répétons-le, comme moyen de discipline, de domination de soi, d’aspiration au bonheur individuel, — mais comme une vertu qui dispose favorablement envers la communauté les dieux méchants, parce qu’elle élève perpétuellement vers eux la fumée d’un sacrifice expiatoire sur leur autel. [...]

Il ne faut pas s’imaginer cependant, avec trop de complaisance, que de nos jours nous nous sommes entièrement débarrassés d’une telle logique du sentiment ! Que les âmes les plus héroïques s’interrogent à ce sujet dans leur for intérieur ! Le moindre pas fait en avant, dans le domaine de la libre pensée et de la vie individuelle, a été conquis, de tous temps, avec des tortures intellectuelles et physiques : et ce ne fut pas seulement la marche en avant, non ! toute espèce de pas, de mouvement, de changement a nécessité des martyrs innombrables, au cours de ces milliers d’années qui cherchaient leurs voies et qui édifiaient des bases, mais auxquelles on ne songe pas lorsque l’on parle de cet espace de temps ridiculement petit, dans l’existence de l’humanité, et que l’on appelle « histoire universelle » ; et même dans cette prétendue histoire universelle qui n’est, en somme, que le bruit que l’on fait autour des dernières nouveautés, il n’y a pas de sujet plus essentiel et plus important que l’antique tragédie des martyrs *qui voulaient mettre en mouvement le bourbier*. Rien n’a été payé plus chèrement que cette petite parcelle de raison humaine et de sentiment de la liberté dont nous sommes si fiers maintenant. C’est à cause de cette fierté qu’il nous est presque impossible aujourd’hui de sympathiser avec les monstrueuses périodes de la « moralité des mœurs » qui précèdent l’« histoire universelle » en tant qu’histoire capitale, réelle et décisive, celle qui a fixé *le caractère de l’humanité* lorsque la souffrance était une vertu, la cruauté une vertu, la dissimulation une vertu, la vengeance une vertu, la négation de la raison une vertu, où le bien-être, par contre, était un danger, la soif du savoir un danger, la paix un danger, la compassion un danger, l’excitation à la pitié une honte, le travail une honte, la folie quelque chose de divin, le changement une immoralité grosse de danger ! — Vous vous imaginez que tout cela est devenu autre et que, par le fait, l’humanité a changé son caractère ? Oh ! connaisseurs du cœur humain, apprenez à vous mieux connaître ! [...]

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

21

« ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI ». Dans le cas où l’observation d’un précepte moral aboutit à un résultat différent de celui que l’on avait promis et attendu, et n’apporte pas à l’être moral le bonheur promis, mais, contre toute attente, le malheur et la misère, il reste toujours à l’homme consciencieux et craintif l’excuse de dire : « Une erreur a été commise dans l’*exécution*. » Au cas extrême, une humanité opprimée qui souffre profondément finira même par décréter : « Il est impossible de bien exécuter le précepte, nous sommes faibles et pécheurs jusqu’au fond de l’âme, et foncièrement incapables de moralité, par conséquent nous ne pouvons avoir aucune prétention au bonheur et à la réussite. Les promesses et les préceptes moraux sont pour des êtres meilleurs que nous ne sommes. » [...]

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

26

LES ANIMAUX ET LA MORALE. Les pratiques que l’on exige dans la haute société : éviter avec précaution tout ce qui est ridicule, bizarre, prétentieux, réfréner ses vertus tout aussi bien que ses désirs violents, se montrer d’humeur égale, se soumettre à des règles, s’amoindrir, — toute cette morale sociale se retrouve jusqu’à l’échelle la plus basse de l’espèce animale, et ce n’est qu’à ce degré inférieur que nous voyons les arrière-pensées de toutes ces aimables réglementations : on veut échapper à ses persécuteurs et être favorisé dans la chasse au butin. C’est pourquoi les animaux apprennent à se dominer et à se déguiser au point que certains d’entre eux parviennent à assimiler leur couleur à la couleur de leur environnement (par ce que l’on appelle les « fonctions chromatiques »), à simuler la mort, à adopter les formes et les couleurs d’autres animaux, ou encore l’aspect du sable, des feuilles, des lichens ou des éponges (ce que les naturalistes anglais appellent *mimicry*). C’est ainsi que l’individu se cache sous l’universalité du terme générique «homme» ou dans la société, ou encore il s’adapte et s’assimile aux princes, aux castes, aux partis, aux opinions de son temps ou de son milieu. A toutes ces façons subtiles de nous faire passer pour heureux, reconnaissants, puissants, amoureux, on trouvera facilement l’équivalent animal. Le sens de la vérité lui aussi, qui n’est au fond pas autre chose que le sens de la sécurité, l’homme l’a en commun avec l’animal : on ne veut pas se laisser tromper, ne pas se laisser égarer par soi-même, on écoute avec méfiance les exhortations de ses propres passions, on se domine et l’on demeure aux aguets à l’égard de soi-même ; tout cela, l’animal l’entend à l’égal de l’homme ; chez lui aussi la domination de soi tire son origine du sens de la réalité (de la sagesse). De même, il observe les effets qu’il exerce sur l’imagination des autres animaux, il apprend à faire ainsi un retour sur lui-même, à se considérer « objectivement » lui aussi, il a son degré de connaissance de soi. L’animal juge les mouvements de ses adversaires et de ses amis, il apprend par cœur leurs particularités : contre les individus d’une certaine espèce il renonce une fois pour toutes à la lutte, et de même, à l’approche de certaines variétés d’animaux, il devine les intentions de paix et de contrat. Les origines de la justice, comme celles de la sagesse, de la modération, de la bravoure, — en un mot de tout ce que nous désignons sous le nom de *vertus socratiques* — sont *animales* : une conséquence de ces instincts qui enseignent à chercher la nourriture et à échapper aux ennemis. Si nous considérons donc que l’homme supérieur n’a fait que s’élever et s’affiner dans la *qualité* de sa nourriture et dans l’idée de ce qu’il considère comme opposé à sa nature, il ne sera pas interdit de qualifier d’animal le phénomène moral tout entier. [...]

Pourquoi un acte est moral ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

31

LA FIERTÉ DE L’ESPRIT. La *fierté* de l’être humain qui se rebiffe contre la doctrine de la descendance des animaux, et qui établit entre la nature et l’homme un grand abîme, — cette fierté trouve sa raison dans un *préjugé* sur ce qu’est l’esprit, et ce préjugé est relativement *récent*. Durant la longue préhistoire de l’humanité, on supposait que l’esprit était partout et l’on ne songeait pas du tout à le vénérer comme une prérogative humaine. Parce que l’on avait fait, au contraire, du spirituel (comme de tous les instincts, les méchancetés, les penchants) un bien commun, et par conséquent vulgaire, on n’avait pas honte de descendre d’animaux ou d’arbres (les races *nobles* se croyaient honorées par de pareilles légendes), on voyait dans l’esprit ce qui nous unit à la nature et non ce qui nous sépare d’elle. Ainsi on était élevé dans la *modestie*, et c’était par suite d’un *préjugé*.

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

32

LE SABOT D’ENRAYURE. Souffrir moralement et apprendre, par la suite, que cette espèce de souffrance repose sur une *erreur*, c’est ce qui révolte. Car il y a une consolation si singulière à affirmer, par sa souffrance, « un monde de vérité plus profond » que ne l’est toute autre espèce de monde, et l’on *préfère* de beaucoup souffrir et se sentir ainsi *transporté* au-dessus de la réalité (par la conscience de s’approcher ainsi de ce « monde de vérité plus profond »), que de vivre sans souffrance et d’être privé de ce sentiment du sublime. Par conséquent, c’est la fierté et la façon habituelle de la satisfaire qui s’opposent à la nouvelle *conception* de la morale. Quelle force faudra-t-il donc employer pour supprimer ce sabot d’enrayure ? Plus de fierté ? Une nouvelle fierté ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

[...]

35

LES SENTIMENTS ET L’ORIGINE QU’ILS TIRENT DES JUGEMENTS. « Fie-toi à ton sentiment ! » — Mais les sentiments ne sont rien de définitif, rien d’originel ; derrière les sentiments il y a les jugements et les appréciations de valeur qui nous sont transmis sous forme de sentiments (prédilections, antipathies). L’inspiration qui découle d’un sentiment est petite-fille d’un jugement — souvent d’un jugement erroné ! — en tous les cas, pas d’un jugement qui te soit personnel. — C’est obéir plus à son grand-père, à sa grand-mère et aux grands-parents de ceux-ci qu’aux dieux qui sont en nous, notre raison et notre expérience.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Avons nous le choix d'être libre ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

[...]

50

LA FOI EN L’IVRESSE. Les hommes qui ont des moments de sublime ravissement, et qui, en temps ordinaires, par suite du contraste et de l’extrême usure de leurs forces nerveuses, se sentent misérables et désolés, considèrent de tels moments comme leur être véritable, leur « moi », la misère et la désolation comme *l’effet du « non-moi »*. C’est pourquoi ils pensent à leur entourage, leur époque, leur monde tout entier, avec des sentiments de vengeance. L’ivresse passe à leurs yeux pour être la vie vraie, le moi véritable : ailleurs ils voient les adversaires les empêcheurs de l’ivresse, quelle que soit l’espèce de cette ivresse, spirituelle, morale, religieuse ou artistique. L’humanité doit une bonne part de ses malheurs à ces ivrognes enthousiastes : car ceux-ci sont les insatiables semeurs de l’ivraie du mécontentement avec soi-même et avec le prochain, du mépris de l’époque et du monde, et surtout de la lassitude. Peut-être tout un enfer de *criminels* ne saurait-il produire ces suites néfastes et lointaines, ces effets lourds et inquiétants qui corrompent la terre et l’air, et qui sont l’apanage de cette noble petite communauté d’êtres effrénés, fantasques et à moitié toqués, de génies qui ne savent pas se dominer et ne parviennent à toute jouissance en soi que s’ils se perdent complètement : tandis que le criminel donne souvent encore la preuve d’une parfaite domination de soi, de sacrifice et de sagesse, et maintient vivantes ces qualités chez ceux qui le craignent. Par lui la voûte céleste qui s’élève au-dessus de la vie devient peut-être dangereuse et obscure, mais l’atmosphère demeure forte et sévère. - De plus, ces illuminés mettent toutes leurs forces à implanter dans la vie la foi en l’ivresse, comme étant la vie par excellence : croyance épouvantable ! Comme maintenant à bref délai les sauvages sont corrompus par l’« eau de feu » et décimés, l'humanité a été corrompue dans son ensemble lentement et foncièrement par les eaux de feu *spirituelles* des sentiments enivrants et par ceux qui en entretenaient le désir : peut-être finira-t-elle par en périr.

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

[...]

58

LE CHRISTIANISME ET LES PASSIONS. On perçoit dans le christianisme une grande protestation populaire contre la philosophie : la raison des sages anciens avait déconseillé aux humains les passions, le christianisme veut *rendre* les passions aux hommes. A cette fin, il dénie toute valeur morale à la vertu, telle que l’entendaient les philosophes — comme une victoire de la raison sur la passion —, condamne en général toute rationalité et invite les passions à se manifester avec le maximum de force et de splendeur : comme *amour* de Dieu, *crainte* le Dieu, *foi* fanatique en Dieu, *espérance* aveugle en Dieu.

Le coeur a ses raisons que la raison ignore

Est-il raisonnable d'aimer ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

59

L’ERREUR COMME CORDIAL. On dira ce que l’on voudra, mais il est certain que le christianisme a voulu délivrer l’homme du poids des exigences morales en croyant montrer *un raccourci vers la perfection* : tout comme certains philosophes croyaient pouvoir se soustraire à la dialectique pénible et longue et à la récolte des faits sévèrement contrôlés pour renvoyer à « une voie royale de la vérité ». C’était une double erreur, — mais pourtant un grand cordial pour les désespérés mourant de fatigue dans le désert.

Pourquoi un acte est moral ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

[...]

61

LE SACRIFICE NÉCESSAIRE. Ces hommes sérieux, solides, loyaux, d’une sensibilité profonde, qui sont maintenant encore chrétiens de cœur, se doivent à eux-mêmes d’essayer une fois, pendant un certain temps, de vivre sans christianisme ; ils doivent *à leur foi* d’élire ainsi domicile « dans le désert » — afin d’acquérir le droit d’être juges dans la question de savoir si le christianisme est nécessaire. En attendant, ils demeurent attachés à leur glèbe [t[erre](https://fr.wiktionary.org/wiki/terre) du [domaine](https://fr.wiktionary.org/wiki/domaine) auquel un [serf](https://fr.wiktionary.org/wiki/serf) était [attaché](https://fr.wiktionary.org/wiki/attacher), à l’[époque](https://fr.wiktionary.org/wiki/%C3%A9poque) [féodale](https://fr.wiktionary.org/wiki/f%C3%A9odal)] et de là ils insultent le monde qui se trouve par-delà leur glèbe : ils s’irritent même lorsque quelqu’un donne à entendre que c’est justement par-delà que se trouve le monde entier, que le christianisme n’est, somme toute, qu’un recoin ! Non, votre témoignage n’aura de poids que lorsque vous aurez vécu des années sans christianisme avec un loyal désir de tenir dans le contraire du christianisme : jusqu’à ce que vous vous soyez écarté bien loin de lui. Non pas lorsque le mal du pays vous ramène au bercail, mais lorsque c’est le *jugement* fondé sur une *comparaison sévère*, alors votre retour prend une signification ! — Les hommes de l’avenir agiront un jour ainsi avec tous les jugements des valeurs du passé ; il faut les *vivre* volontairement encore une fois, ainsi que leurs contraires, — pour avoir enfin le *droit* de les passer au crible.

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

Peut-on croire sans savoir ?

62

DE L’ORIGINE DES RELIGIONS. Comment quelqu’un eut-il considérer comme une révélation sa propre opinion sur les choses ? C’est là le problème de la formation des religions : chaque fois un homme entrait en jeu chez qui ce phénomène était possible. La condition première était qu’il crût déjà par avance aux révélations. Un jour lui vient *sa* nouvelle conception, et l’euphorie d’une grande hypothèse personnelle embrassant l’existence et le monde entier pénètre avec tant de puissance dans sa conscience, qu’il n’ose se croire le créateur d’une telle béatitude, et qu’il en attribue la cause, et à nouveau la cause de la cause de cette conception nouvelle, à son Dieu : en tant que révélation de ce Dieu. Comment un homme pourrait-il être l’auteur d’un si grand bonheur ? — interroge son doute le pessimiste. Mais il y a en plus d’autres leviers qui agissent en secret : on *fortifie* par exemple une opinion devant soi-même en la considérant comme une révélation, on lui enlève ainsi ce qu’elle a d’hypothétique, on la soustrait à la critique et même au doute, on la rend sacrée. Il est vrai que l’on s’abaisse de la sorte au rôle d’organe, mais notre pensée finit par être victorieuse sous le nom de pensée divine, — ce sentiment de demeurer vainqueur avec elle en fin de compte, ce sentiment se met à prédominer sur le sentiment d’abaissement. Un autre sentiment s’agite encore à l’arrière-plan : en élevant ses productions au-dessus de soi, et en faisant apparemment abstraction de sa propre valeur, on garde pourtant une allégresse liée à l’amour et à la fierté paternels qui efface tout, qui fait encore plus qu’effacer.

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

Peut-on croire sans savoir ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Le coeur a ses raisons que la raison ignore

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même?

[...]

66

FACULTÉ DE VISION. A travers tout le moyen âge, le signe distinctif et véritable de l’humanité supérieure était la faculté d’avoir des visions — c’est-à-dire d’être affecté d’un profond dérangement mental. Et, au fond, les règles de vie de toutes les natures supérieures du moyen âge (les natures religieuses) visent à rendre l’homme *capable* de visions. Quoi d’étonnant si l’estime exagérée où l’on tient les individus à moitié dérangés, fantasques, fanatiques, prétendument géniaux, persiste jusqu’à nos jours ? « Ils ont vu des choses que d’autres ne voient pas » — certainement, et cela devrait nous mettre en garde contre eux et nullement nous rendre crédules.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

[...]

71

LA VENGEANCE CHRÉTIENNE CONTRE ROME. Rien ne fatigue peut-être autant que l’aspect d’un perpétuel vainqueur, — on avait vu Rome s’assujettir pendant deux cents ans un peuple après l’autre, le cercle était accompli, tout avenir semblait arrêté, toute chose était préparée à durer éternellement, — et lorsque l’empire construisait, on construisait avec l’arrière-pensée de l’« aere perennius » ; — nous qui ne connaissons que la « mélancolie des ruines », pouvons à peine comprendre cette mélancolie toute différente des *constructions éternelle,* à quoi il fallait tâcher d’échapper comme on pouvait, — par exemple avec la légèreté d’Horace. D’autres cherchèrent d’autres consolations contre la fatigue qui frisait le désespoir, contre la conscience mortelle que dès lors tous mouvements de la pensée et du cœur seraient sans espoir, que partout guettait la grosse araignée qui boirait impitoyablement le sang où qu’il puisse encore couler. — Cette haine muette du spectateur fatigué, séculaire ; cette haine contre Rome partout où dominait Rome, finit par se décharger dans le *christianisme* qui résume Rome, le « monde » et le « péché » dans un seul sentiment ; on se vengea de Rome en imaginant prochaine et soudaine la fin du monde, on se vengea de Rome en introduisant de nouveau un avenir — Rome avait su tout transformer en *sa propre* préhistoire et en *son* présent — et un avenir avec lequel Rome ne supportait pas la comparaison ; on se vengea de Rome en rêvant du *jugement* dernier, — et le Juif crucifié, symbole du salut, était la plus profonde dérision des superbes réteurs des provinces romaines, car ils apparurent dès lors en tant que les symboles de la perdition et du « monde » mûr pour la chute.

Le futur n'existe-t-il que dans notre pensée ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

Qui fait l'histoire ?

[...]

76

MAL PENSER C’EST RENDRE MAUVAIS. Les passions deviennent mauvaises et perfides lorsqu’on les considère d’une façon mauvaise et perfide. C’est ainsi que le christianisme a réussi à faire d’Éros et d’Aphrodite — sublimes puissances capables d’idéalité — des génies infernaux et des esprits trompeurs, en provoquant dans la conscience des croyants les remords à chaque excitation sexuelle. N’est-ce pas épouvantable de transformer des sensations nécessaires et normales en une source de misère intérieure et de rendre ainsi volontairement la misère intérieure nécessaire et normale *chez tout* être humain ! De plus, cette misère demeure secrète, mais elle n’en a que des racines plus profondes : car tous n’ont pas comme Shakespeare dans ses sonnets le courage d’avouer sur ce point leur mélancolie chrétienne. — Une chose contre quoi l’on est forcé de lutter, que l’on doit maintenir dans ses limites, ou même, dans certains cas, chasser complètement de l’esprit, devra-t-elle donc toujours être appelée *mauvaise* ? N’est-ce pas l’habitude des âmes vulgaires de considérer toujours un *ennemi* comme mauvais ? A-t-on le droit d’appeler Eros un ennemi ? Les sensations sexuelles, tout comme les sensations de pitié et d’adoration, ont en commun qu’en les éprouvant un être fait du bien à un autre être par son plaisir — on ne rencontre déjà pas tant de ces dispositions bienfaisantes dans la nature ! Et c’est justement l’une d’elles que l’on calomnie et que l’on corrompt par la mauvaise conscience ! La procréation de l’homme assimilée à la mauvaise conscience ! — Mais cette diabolisation d’Éros a fini par avoir un dénouement de comédie : le « démon » Eros est devenu peu à peu plus intéressant pour les hommes que les anges et les saints, grâce aux cachotteries et aux allures mystérieuses de l’Église dans toutes les choses érotiques : c’est grâce à l’Église que les *affaires d’amour* devinrent le seul intérêt véritable commun à tous les milieux, — avec une exagération qui paraîtrait incompréhensible à l’antiquité — et qui ne manquera pas un jour de provoquer l’hilarité. Toute notre poésie, toute notre pensée, du plus élevé au plus bas, est marquée et plus que marquée par l’importance excessive avec laquelle l’histoire d’amour entre en scène à titre d’histoire principale : peut-être pour cette raison la postérité trouvera-t-elle à tout l’héritage de la civilisation chrétienne quelque chose de mesquin et de fou.

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

[...]

78

LA JUSTICE PÉNALE. Le malheur et la faute — ces deux choses ont été mises par le christianisme sur une même balance : en sorte que, lorsque le malheur qui succède à une faute est grand, maintenant encore on mesure involontairement la grandeur de la faute ancienne d’après ce malheur. Mais ce n’est pas *antique* et c’est pourquoi la tragédie grecque, où il est si abondamment question de malheur et de faute mais dans un tout autre sens, fait partie des grandes libératrices de l’esprit, en une mesure que les anciens mêmes ne pouvaient comprendre. Ceux-ci étaient demeurés assez insouciants pour ne pas fixer de « relation adéquate » entre la faute et le malheur. La faute de leurs héros tragiques est bien le caillou qui les fait trébucher, par quoi il leur arrive de se casser un bras ou de perdre un œil ; et le sentiment antique ne manquait pas de dire : « Certes, il aurait dû suivre son chemin avec un peu plus de précaution et moins d’orgueil ! » Mais c’est au christianisme qu’il fut réservé de dire : « Il y a un grand malheur et derrière ce grand malheur il *faut* qu’une grande faute, *une faute tout aussi grande* se trouve cachée, bien que nous ne puissions pas la voir distinctement ! Si tu ne sens pas cela, malheureux, c’est que ton cœur est *endurci*, — et il t’arrivera des choses bien pires encore ! » — Il y eut aussi, dans l’antiquité, des malheurs véritables, des malheurs purs, innocents. Ce n’est que dans le christianisme que toute punition devint punition méritée : le christianisme rend encore souffrante l’imagination de celui qui souffre, en sorte que le moindre malaise provoque chez cette victime le sentiment d’être moralement réprouvé et répréhensible. Pauvre humanité ! — Les Grecs ont un mot particulier pour désigner le sentiment de révolte qu’inspirait le malheur des autres : chez les peuples chrétiens ce sentiment est interdit, c’est pourquoi ils ne donnent point de nom à ce frère *plus viril* de la pitié.

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

[...]

LIVRE DEUXIÈME

[...]

105

L’ÉGOÏSME APPARENT. La plupart des gens, quoi qu’ils puissent penser et dire de leur « égoïsme », ne font rien, leur vie durant, pour leur *ego*, mais seulement pour le fantôme de leur *ego* qui s’est formé à leur sujet dans l’esprit de leur entourage avant de se communiquer à eux ; — par conséquent, ils vivent tous dans une nuée d’opinions impersonnelles ou à demi personnelles, et d’appréciations fortuites et pour ainsi dire fictives, l’un à l’égard de l’autre, et ainsi de suite d’esprit en esprit : singulier monde de fantasmes qui sait se donner une apparence si sobre ! Ce brouillard d’opinions et d’habitudes grandit et vit presque indépendamment des hommes qu’il entoure ; en lui réside la disproportion inhérente aux jugements d’ordre général que l’on porte sur « l’homme » — tous ces hommes inconnus l’un l’autre croient à cette abstraction exsangue qui s’appelle « l’homme », c’est-à-dire à une fiction ; et tout changement tenté sur cette chose abstraite par les jugements d’individualités puissantes (tels les princes et les philosophes) fait un effet extraordinaire et insensé sur le grand nombre. — Tout cela parce que chaque individu dans ce grand nombre ne sait pas opposer un *ego* véritable, qui lui est propre et qu’il a approfondi, à la pâle fiction universelle qu’il détruirait par Ià même.

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-il préférable de se connaître ?

[...]

108

QUELQUES THÈSES. *En tant* qu’il veut son bonheur, il ne faut pas donner à l’individu de préceptes concernant la voie qui mène au bonheur : car le bonheur individuel jaillit des lois inconnues de tous, il ne peut être qu’entravé et arrêté par des préceptes extérieurs. — Les préceptes que l’on appelle « moraux » sont en vérité dirigés contre les individus et ne veulent absolument pas le bonheur. Ces préceptes se rapportent tout aussi peu « au bonheur et à la prospérité de l’humanité » — car il n’est absolument pas possible de lier ces termes à des concepts rigoureux et encore moins de s’en servir comme d’un fanal [[Feu](https://fr.wiktionary.org/wiki/feu) qu’on [allume](https://fr.wiktionary.org/wiki/allumer) [durant](https://fr.wiktionary.org/wiki/durant) la [nuit](https://fr.wiktionary.org/wiki/nuit) sur des [tours](https://fr.wiktionary.org/wiki/tour), à l’[entrée](https://fr.wiktionary.org/wiki/entr%C3%A9e) des [ports](https://fr.wiktionary.org/wiki/port) et le [long](https://fr.wiktionary.org/wiki/long) des [plages](https://fr.wiktionary.org/wiki/plage) [maritimes](https://fr.wiktionary.org/wiki/maritime), pour [indiquer](https://fr.wiktionary.org/wiki/indiquer) aux [bâtiments](https://fr.wiktionary.org/wiki/b%C3%A2timent) la [route](https://fr.wiktionary.org/wiki/route) qu’ils [doivent](https://fr.wiktionary.org/wiki/devoir) [tenir](https://fr.wiktionary.org/wiki/tenir)] sur I’obscur océan des aspirations morales. — II n’est pas vrai, comme le veut le préjugé, que la moralité soit plus favorable au développement de la raison que l’immoralité. — Il n’est pas vrai que le *but inconscient* de l’évolution de tout être conscient (animal, homme, humanité, etc.) soit son « bonheur suprême » : il y a plutôt, à tous les degrés de l’évolution, un bonheur particulier et incomparable à atteindre, ni haut ni bas, mais précisément individuel. L’évolution ne veut pas le bonheur, mais l’évolution et rien de plus. — Ce n’est que si l’humanité avait un *but* universellement reconnu que l’on pourrait proposer « de devoir agir comme ceci et comme cela » : provisoirement un pareil but n’existe pas. Donc il ne faut pas mettre les prétentions de la morale en rapport avec l’humanité, c’est là de la déraison et de l’enfantillage. — Tout autre chose est de *recommander* un but à l’humanité : le but est alors quelque chose *qui dépend de notre gré* ; en admettant qu’il convienne à l’humanité, elle pourrait alors *se donner* aussi une loi morale qui lui conviendrait. Mais jusqu’à présent la loi morale devait être placée au-dessus de notre gré : précisément, on ne voulait pas *se donner* cette loi, mais la *prendre* quelque part, la découvrir, se *laisser commander* par elle de quelque part.

Est-ce illusoire de chercher á être heureux ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

Le bonheur est-il le but de l’existence ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Pourquoi un acte est moral ?

Avons nous le choix d'être libre ?

[...]

111

AUX ADMIRATEURS DE L’OBJECTIVITÉ. Celui qui, comme enfant, a remarqué chez les parents et connaissances au milieu desquels il a grandi des sentiments multiples et violents, mais peu de jugements subtils et de penchants vers l’honnêteté intellectuelle, celui donc qui a usé sa meilleure force et son temps le plus précieux à imiter des sentiments : celui-là remarque sur lui-même, lorsqu’il a atteint l’âge d’homme, que toute chose nouvelle, tout homme nouveau, suscite immédiatement en lui de la sympathie ou de l’aversion, ou encore de l’envie ou du mépris ; sous l’empire de cette expérience qu’il est impuissant à secouer, il admire la *neutralité des sentiments*, l’« objectivité », comme une chose extraordinaire, presque géniale et d’une rare moralité, et il ne peut pas admettre que cette neutralité, elle aussi, ne soit que le produit de l’*éducation et de l’habitude*.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère?

[...]

124

QU’EST-CE QUE VOULOIR ! Nous rions de celui qui sort de sa chambre au moment où le soleil sort de la sienne et qui dit : « *Je veux* que le soleil se lève. » Et de celui qui ne peut pas arrêter une roue et qui dit : « *Je veux* qu’elle roule. » Et de celui qui est terrassé à la lutte et qui dit : « Me voici couché là, mais *je veux* être couché là ! » Mais, en dépit des plaisanteries, agissons-nous jamais autrement que l’un de ces trois lorsque nous employons le mot : « *Je veux* » ?

Avons nous le choix d'être libre?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

125

DU « ROYAUME DE LA LIBERTÉ ». Nous pouvons penser beaucoup plus de choses que nous ne pouvons en faire et en vivre, — ce qui veut dire que notre pensée est superficielle et satisfaite de la surface, elle ne la remarque même pas. Si notre intellect était *développé* sévèrement, d’après la mesure de notre force et de notre exercice de cette force, nous érigerions en premier principe de notre réflexion que nous ne pouvons comprendre que ce que nous pouvons *faire*, — si seulement il existe une compréhension. L’assoiffé est privé d’eau, mais son esprit lui présente sans cesse devant les yeux l’image de l’eau, comme si rien n’était plus facile que de s’en procurer. — L’intellect est d’une nature superficielle et facile à contenter, il ne peut comprendre l’existence d’un besoin véritable et se sent supérieur : il est fier de pouvoir davantage, de courir plus vite, d’être presque au but en un instant, — et ainsi le royaume de la pensée, comparé au royaume de l’agir, du vouloir et du vivre, apparaît comme le royaume de la liberté : tandis qu’il n’est, selon ce qui a été dit, que le royaume du superficiel et de la satisfaction.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Exister, est-ce agir ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

[...]

132

LES DERNIERS ÉCHOS DU CHRISTIANISME DANS LA MORALE. « On n’est bon que par la pitié : il faut donc qu’il y ait quelque pitié dans tous nos sentiments » - c’est la morale du jour ! Et d’où cela vient-il ? Le fait que l’homme qui accomplit des actions sociales sympathiques, désintéressées, d’un intérêt commun, est considéré maintenant comme homme moral, — c’est peut-être là l’effet le plus général, la transformation la plus complète que le christianisme ait produit en Europe : bien malgré lui peut-être et sans que ce soit sa doctrine. Mais ce fut le résidu de la mentalité chrétienne, lorsque la croyance fondamentale, très opposée et foncièrement égoïste, à la « seule chose nécessaire », à l’importance absolue du salut éternel et *personnel*, ainsi que les dogmes sur lesquels reposait cette croyance se retirèrent peu à peu, et que la croyance accessoire à « l’amour », à « l’amour du prochain », en conformité de vue avec la pratique monstrueuse de la charité ecclésiastique, fut ainsi poussée au premier plan. Plus on se séparait des dogmes, plus on cherchait en quelque sorte la *justification* de cette séparation dans un culte de l’amour de l’humanité : ne point rester en arrière en cela sur l’idéal chrétien, mais *surenchérir* encore sur lui, si cela est possible, ce fut le secret aiguillon des libre-penseurs français, de Voltaire à Auguste Comte: et ce dernier avec sa célèbre formule morale « *vivre pour autrui* » a, en effet, *surchristianisé* le christianisme. Sur le terrain allemand c’est Schopenhauer, sur le terrain anglais John Stuart Mill, qui ont donné la plus grande célébrité à la doctrine des affections sympathiques et de la pitié, ou de l’utilité pour les autres, comme principe de l’action : mais ils ne furent eux-mêmes que des échos, — ces doctrines ont surgi partout en même temps sous des formes subtiles ou grossières, avec une vitalité extraordinaire, à peu près depuis l’époque de la Révolution française, et tous les systèmes socialistes se sont placés comme involontairement sur le terrain commun de ces doctrines. Il n’existe peut-être pas aujourd’hui de préjugé plus répandu que celui de croire que l’on sait en quoi consiste véritablement ce qui est moral. Chacun semble maintenant entendre avec *satisfaction* que la société est en train d’*adapter* l’individu aux besoins universels, et que c’est en même temps le *bonheur et le sacrifice de chacun* de se considérer comme membre utile et comme instrument d’un tout : cependant on hésite encore beaucoup en ce moment pour savoir où il faut chercher ce tout, si c’est dans l’ordre établi ou dans un ordre à fonder, si c’est dans la nation ou dans la fraternité des peuples, ou encore dans de nouvelles petites communautés économiques. Il y a maintenant, à ce sujet, beaucoup de réflexions, d’hésitations, de luttes, beaucoup d’excitation et de passion : mais singulière et unanime est l’harmonie dans l’exigence que l’*ego* doit s’effacer jusqu’à ce qu’il reçoive de nouveau, sous forme d’adaptation au tout, son cycle immuable de droits et de devoirs, — jusqu’à ce qu’il soit devenu quelque chose de nouveau et de tout différent. On ne veut rien moins — qu’on se l’avoue ou non — qu’une transformation foncière, qu’un affaiblissement même, qu’une suppression de l’*individu* : on ne se fatigue point d’énumérer et d’accuser tout ce qu’il y a de mauvais, d’hostile, de prodigue, de dispendieux, de luxueux dans l’existence individuelle pratiquée jusqu’à ce jour, on espère diriger la société à meilleur compte, avec moins de danger et plus d’unité, lorsqu’il n’y aura plus de *grands corps et membres*. On considère comme *bon* tout ce qui, d’une façon ou d’une autre, correspond à cet instinct de groupement et à ses sous-instincts, c’est là le *courant fondamental* dans la morale de notre époque ; la sympathie et les sentiments sociaux s’y confondent. [...]

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

Pourquoi un acte est moral ?

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Comment définir le bien ?

133

« NE PLUS PENSER À SOI ». Il faudrait y réfléchir sérieusement : pourquoi saute-t-on à l’eau pour repêcher quelqu’un que l’on voit s’y noyer, quoique l’on n’ait aucune sympathie pour sa personne ? Par pitié : l’on ne pense plus qu’à son prochain, — répond l’étourderie. Pourquoi éprouve-t-on la douleur et le malaise de celui qui crache du sang, tandis qu’en réalité on lui veut même du mal ? Par pitié : on ne pense plus à soi, — répond la même étourderie. La vérité c’est que dans la pitié, — je veux dire dans ce que l’on a l’habitude d’appeler pitié, d’une façon erronée — nous ne pensons plus à nous consciemment, mais que nous y pensons encore très *fortement* d’une manière *inconsciente*, comme quand notre pied glisse, nous faisons, inconsciemment maintenant, les mouvements contraires qui rétablissent l’équilibre, en y employant visiblement tout notre entendement. L’accident d’une autre personne nous offense, il nous ferait sentir notre impuissance, peut-être notre lâcheté, si nous n’y portions remède. Ou bien il amène déjà par lui-même un amoindrissement de notre bonheur devant les autres ou devant nous-mêmes. Ou bien encore nous trouvons dans l’accident et la souffrance un avertissement du danger qui nous guette aussi ; et ne fût-ce que comme indices de l’incertitude et de la fragilité humaines ils peuvent produire sur nous un effet pénible. Nous repoussons ce genre de misère et d’offense et nous y répondons par un acte de compassion, où il peut y avoir une subtile défense et même une vengeance. On devine que nous pensons au fond beaucoup à nous-mêmes en voyant la décision que nous prenons dans tous les cas où nous *pouvons* éviter le spectacle d’un être qui souffre, est dans la misère et se lamente : nous nous décidons à *ne* pas l’éviter lorsque nous pouvons nous approcher en hommes puissants et secourables, certains des approbations, voulant éprouver l’opposé de notre bonheur, ou bien encore espérant divertir notre ennui de vivre. Nous prêtons à confusion en appelant compassion (*Mitleid*) la souffrance (*Leid*) que nous cause un tel spectacle et qui peut être d’espèce très variée, car en tous les cas, c’est une souffrance dont est *exempt* celui qui souffre devant nous : elle nous est propre, comme lui est particulière sa souffrance à lui. Nous ne nous délivrons donc que de cette *souffrance personnelle*, en nous livrant à des actes de compassion. Cependant nous n’agissons jamais ainsi pour un seul mobile : de même qu’il est certain que nous voulons nous délivrer d’une souffrance, il est certain aussi que, pour la même action, nous cédons à *une impulsion de plaisir* — le plaisir est évoqué par l’aspect d’une situation contraire à la nôtre, car l’idée de pouvoir aider à condition que nous le voulions, par la pensée des louanges et de la reconnaissance que nous récolterions, dans le cas où nous aiderions, par l’activité du secours lui-même, à condition que l’acte réussisse (et comme il réussit progressivement il fait plaisir par lui-même à l’exécutant), mais surtout par le sentiment que notre intervention met un terme à une injustice révoltante (donner cours à son indignation suffit déjà pour soulager). Tout cela, y compris des éléments plus subtiles encore, est de la « pitié » (« *Mitleid* ») : — combien lourdement le langage assaille avec ce mot un organisme aussi complexe ! — Qu’à l’opposé la pitié soit *identique* à la souffrance dont l’aspect la provoque, ou qu’elle ait pour celle-ci une compréhension particulièrement pénétrante et subtile — cela est en contradiction avec l’*expérience*, et celui qui a glorifié la pitié sous ces deux rapports *manque* d’expérience suffisante dans le domaine de la morale. C’est pourquoi j’élève des doutes en lisant les choses incroyables que Schopenhauer rapporte sur la morale : lui qui voudrait par là nous amener à croire à la grande nouveauté de son invention, que la pitié — cette pitié qu’il observe si imparfaitement et qu’il décrit si mal — est la source de toute action morale présente et future — justement à cause des attributions qu’il a dû commencer par *inventer* pour elle. — Qu’est-ce qui distingue, en fin de compte, les êtres sans pitié des compatissants ? Avant tout, pour ne donner encore qu’une esquisse à gros traits, ils n’ont pas l’imagination irritable de la crainte, la subtile faculté de pressentir le danger ; aussi leur vanité est-elle blessée moins vite s’il arrive quelque chose qu’ils auraient pu éviter (la précaution de leur fierté leur ordonne de ne pas se mêler inutilement des affaires des autres, ils aiment même, puisqu’ils agissent ainsi, que chacun s’aide soi-même et joue de ses propres cartes). De plus, ils sont généralement plus habitués à supporter les douleurs que les hommes compatissants, et il ne leur semble pas injuste que d’autres souffrent puisqu’ils ont souffert eux-mêmes. Enfin l’aspect des cœurs sensibles leur fait de la peine, comme l’aspect de la stoïque impassibilité aux hommes compatissants ; ils n’ont, pour les cœurs sensibles, que des paroles dédaigneuses et craignent que leur esprit viril et leur froide bravoure ne soient en danger, ils cachent leurs larmes devant les autres et les essuient, irrités contre eux-mêmes. Ils font partie d’une *autre* espèce d’égoïstes que les compatissants ; — mais les appeler *méchants* dans un sens distinctif, et appeler les hommes compatissants *bons*, ce n’est là qu’une mode morale qui a son temps : tout comme la mode contraire a eu son temps, un très long temps !

Comment définir le bien ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

Pourquoi un acte est moral ?

134

EN QUELLE MESURE IL FAUT SE GARDER DE LA COMPASSION. La compassion, pour peu qu’elle crée véritablement de la souffrance — et cela doit être ici notre seul point de vue — est une faiblesse comme tout abandon à une passion *préjudiciable*. Elle *augmente* la souffrance dans le monde : même si, ici ou là, par suite de la compassion, une souffrance est indirectement amoindrie ou supprimée, il ne faut pas se servir de ses conséquences occasionnelles, tout à fait insignifiantes dans leur ensemble, pour justifier l’essence de la pitié qui est, comme il a été dit, nocive. En admettant qu’elle prédomine, ne fût-ce qu’un seul jour, elle pousserait immédiatement l’humanité à sa perte. En soi, la compassion ne possède pas un caractère de bonté plus grand que tout autre instinct : c’est seulement quand on l’exige et la vante — et cela arrive lorsqu’on ne comprend pas ce qui porte préjudice en elle, mais que l’on y découvre *une source de plaisir*, qu’elle revêt une sorte de bonne conscience ; seulement alors on s’abandonne volontiers à elle et on ne craint pas ses conséquences. Dans d’autres circonstances où l’on comprendra facilement qu’elle est dangereuse, elle est considérée comme une faiblesse : ou bien, ainsi que c’était le cas chez les Grecs, comme un périodique accès maladif, auquel on pouvait enlever sa nocivité par une libération momentanée et volontaire. — Celui qui obéit une fois à l’essai, et avec intention, aux occasions de la pitié qu’il rencontre dans la vie pratique et qui se représente dans son for intérieur toute la misère dont son entourage peut lui offrir le spectacle, devient inévitablement malade et mélancolique. Mais celui qui, *dans un sens ou dans un autre*, veut servir de médecin à l’humanité, devra être plein de précautions à l’égard de ce sentiment — qui le paralyse dans tous les moments décisifs, entrave sa science et sa main habile et secourable.

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

[...]

144

NOUS ABSTRAIRE DE LA MISÈRE DES AUTRES. Si nous nous laissons assombrir par la misère et les souffrances des autres mortels et si nous couvrons de nuages notre propre ciel, qui donc portera les conséquences d’un tel assombrissement ? Certainement les autres mortels et pour ajouter à leurs autres fardeaux ! Nous ne pouvons être pour eux ni *secourables*, ni *réconfortants*, si nous voulons être l’écho de leur misère, et aussi si nous vouIons sans cesse prêter l’oreille à cette misère [...]

X

145

NON-ÉGOÏSTE ». L’un est vide et voudrait être plein, et l’autre est comblé et voudrait ne plus l’être, — tous deux se sentent poussés à se chercher un individu qui puisse les aider à cela. Et ce phénomène interprété dans un sens supérieur porte dans les deux cas le même nom : Amour. — Comment ? L’amour serait-il quelque chose de non-égoïste ?

X

146

REGARDER AU-DELÀ DU PROCHAIN. Comment ? L'essence de ce qui est véritablement moral consisterait à envisager les conséquences prochaines et immédiates de nos actions pour les autres, et à nous décider d’après ces conséquences ? Ce n’est qu’une morale étroite et bourgeoise, si c’est encore une morale : mais il me semble que ce serait d’une pensée supérieure et plus subtile de *regarder au-delà* de ces conséquences immédiates pour le prochain, afin d’encourager des desseins plus lointains, *au risque de faire souffrir les autres*, — par exemple encourager la connaissance, malgré la certitude que notre liberté d’esprit commencera d’abord par jeter les autres dans le doute, le chagrin et quelque chose de pire encore. N’avons-nous pas le droit de traiter notre prochain au moins de la même façon dont nous nous traitons nous-mêmes ? Et, si nous ne pensons pas pour nous-mêmes d’une façon aussi étroite et bourgeoise aux conséquences et aux souffrances immédiates, pourquoi serions-nous *forcés* d’agir ainsi pour notre prochain ? En omettant que nous ayons pour nous-mêmes le sens du sacrifice : qu’est-ce qui nous interdirait de sacrifier le prochain avec nous ? comme firent jusqu’à présent l’État et le souverain, en sacrifiant un citoyen aux autres citoyens « pour l’intérêt général ! » comme on disait. Mais nous aussi nous avons encore des intérêts généraux : pourquoi n’aurait-on pas le droit de sacrifier quelques individus de la génération actuelle en faveur des générations futures ? de sorte que leurs peines, leurs inquiétudes, leurs désespoirs, leurs méprises et leurs hésitations fussent jugés nécessaires, parce qu’un nouveau soc de charrue doit fouiller le sol et le rendre fécond pour tous ? Et finalement : nous communiquons au prochain un sentiment qui le fait se *considérer comme victime*, nous le persuadons d’accepter la tâche à quoi nous l’employons. Sommes-nous donc sans pitié ? Si pourtant, *par-delà notre pitié*, nous voulions remporter une victoire sur nous-mêmes, ne serait-ce pas une attitude morale plus haute et plus libre que celle où l’on se sent à couvert, qu’une action fasse *du bien ou du mal* au prochain ? Car par le sacrifice — où nous sommes, tous compris, *nous* tout aussi bien que *le prochain* — nous fortifierions et nous élèverions le sentiment général de la *puissance* humaine, en admettant que nous n’atteignions pas davantage. Mais cela serait déjà une augmentation positive du *bonheur*. — Et en fin de compte, si cela était même… mais pas un mot de plus ! Un regard suffit, vous m’avez compris.

X

[...]

148

REGARD DANS LE LOINTAIN. Si seules sont appelées morales, ainsi que le veut une définition, les actions que l’on fait à cause du prochain et rien qu’à cause du prochain, il n’y a pas d’actions morales ! Si seules sont appelées morales, ainsi que le veut une autre définition, les actions faites sous l’influence de la volonté libre, il n’y a pas davantage d’actions morales ! — Et qu’est-ce donc que l’on nomme ainsi qui existe certainement et veut par conséquent être expliqué ? Ce sont les effets de quelques méprises intellectuelles. — Et, en admettant que l’on se délivrât de ces erreurs, que deviendraient les « actions morales »? — Au moyen de ces erreurs, nous avons jusqu’à présent prêté à quelques actions une valeur supérieure à celle qu’elles ont en réalité : nous les avons séparées des actions « égoïstes » et des actions « non libres ». Si maintenant nous les adjoignons de nouveau à celles-ci, comme nous devons le faire, nous en *diminuons* certainement la valeur (leur sentiment de valeur), et cela au-dessous de la mesure raisonnable puisque les actions « égoïstes » et « non libres » ont été évaluées trop bas jusqu’à présent, à cause de cette prétendue différence intime et profonde. — Seraient-elles désormais exécutées moins souvent, puisque aussi bien on les estime de moindre valeur ? — Inévitablement ! Du moins pour un certain temps, aussi longtemps que la balance du sentiment de valeur se trouve sous la réaction de fautes anciennes ! Mais nous rendrons aux hommes le courage pour les actions décriées comme égoïstes et que nous en rétablirons ainsi la valeur, — *nous leur enlevons la mauvaise conscience* ! Et puisque jusqu’à présent les actions égoïstes furent les plus fréquentes et qu’elles le seront encore pour toute éternité, nous enlevons à l’image des actions et de la vie leur *apparence mauvaise* ! C’est un résultat supérieur. Lorsque l’homme ne se considérera plus comme mauvais, il cessera de l’être !

Une action désintéressée est-elle possible ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

Pourquoi un acte est moral ?

Comment définir le bien ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

LIVRE TROISIÈME

149

DE PETITES ACTIONS DIVERGENTES SONT NÉCESSAIRES ! Sur le chapitre des mœurs, agir une fois contre son meilleur jugement ; céder ici en pratique tout en se réservant la liberté intellectuelle ; se comporter comme tout le monde et faire ainsi à tous une amabilité et un bienfait pour les dédommager en quelque sorte des divergences de nos opinions : — tout cela est considéré chez beaucoup de gens relativement dépendants non seulement comme admissible mais encore comme « honnête », « humain », « tolérant », « pas pédant », et quels que soient les termes entonnés pour endormir la conscience intellectuelle : c’est ainsi qu’un tel fait baptiser chrétiennement son enfant et n’en est pas moins athée, tel autre fait son service militaire comme tout le monde bien qu’il condamne sévèrement la haine des peuples, et un troisième se présente à l’église avec une femme parce qu’il est de famille pieuse et fait des promesses devant un prêtre sans avoir honte de son inconséquence. « Rien d’*essentiel* à ce que l’un d’entre nous fasse ce que tous font et ont toujours fait. » — Ainsi parle le *préjugé* grossier ! Et l’erreur *grossière* ! Car rien n’est *plus essentiel* que de confirmer encore une fois ce qui est déjà puissant, traditionnel et reconnu sans raison, par l’acte de quelqu’un de notoirement raisonnable : c’est ainsi que l’on donne à cette chose, aux yeux de tous ceux qui en entendent parler, la sanction de la raison même ! Respect à vos opinions ! Mais les *petites actions déviantes* ont plus de valeur !

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

[...]

154

CONSOLATIONS DANS LE PÉRIL. Les Grecs, dans une vie où les grands dangers et les cataclysmes étaient toujours proches, cherchaient dans la méditation et la connaissance une sorte de sécurité du sentiment et un dernier refuge. Nous, qui vivons dans une quiétude incomparablement plus grande, nous avons porté le danger dans la méditation et la connaissance, et c’est *dans la vie* que nous nous reposons et que nous nous calmons.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Risquons nous de passer á côté de notre vie ?

[...]

164

PEUT-ÊTRE ANTICIPÉ. Il semble qu’actuellement, sous différents noms erronés, qui trompent le plus souvent dans la plus grande confusion, ceux qui ne se tiennent pas attachés aux mœurs et aux lois établies fassent les premières tentatives pour s’organiser et pour se créer ainsi un *droit* : tandis que jusqu’à présent ils vivaient criés en tant que criminels, libres penseurs, immoralistes et scélérats, en hors-la-loi, corrompus et corrupteurs, en proie à la mauvaise conscience. On devrait, somme toute, trouver cela *juste* et *bon*, même si le siècle à venir y perd en sécurité et si chacun met le fusil à l’épaule : — ne fût-ce que pour qu’il y ait une puissance d’opposition qui rappelle toujours qu’il n’y a pas de morale absolue et exclusive, et que toute moralité qui s’affirme à l’exclusion de toute autre détruit trop de force vive et coûte trop cher à l’humanité. Les déviants qui sont si souvent des êtres inventifs et des créateurs ne doivent plus être sacrifiés ; il ne faut plus qu’il soit considéré comme honteux de s’écarter de la morale en actions et en pensées ; il faut que l’on fasse un grand nombre d’expériences nouvelles pour transformer l’existence et la communauté ; il faut qu’un poids énorme de mauvaise conscience soit supprimé du monde, — il faut que ces objectifs universels soient reconnus et encouragés par tous les gens loyaux qui cherchent la vérité !

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

[...]

166

AU CARREFOUR. Honte à vous ! vous voulez entrer dans un système où il faut soit être un rouage, pleinement et entièrement, soit être écrasé par ce rouage ! Où il est évident que chacun *serait* ce que ses supérieurs *font* de lui ! Où la recherche de « relations » fait partie des devoirs naturels ! Où personne ne se sent offensé lorsqu’on lui fait remarquer un homme qui « peut un jour lui être utile » ! Où l’on n’a pas honte de faire des visites pour demander l’intercession de quelqu’un ! Où l’on ne se doute même pas que, par une subordination aussi intentionnelle à de pareilles mœurs, on s’est désigné une fois pour toutes parmi les vulgaires poteries de la nature que les autres peuvent utiliser et briser à leur gré sans se considérer très responsables ; comme si l’on disait : « II ne manquera jamais de gens de mon espèce : servez-vous donc de moi, sans façons ! » —

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

[...]

168

UN MODÈLE. Qu’est-ce que j’aime en Thucydide ? Qu’est-ce qui fait que je l’estime plus que Platon ? Il prend le plus grand plaisir et le plus désintéressé à tout ce qui est typique dans l’homme et les événements, et il trouve qu’à chaque type appartient une quantité de *bon sens* : c’est ce bon sens qu’il cherche à découvrir. Il possède une plus grande justice pratique que Platon ; il ne calomnie ni ne rabaisse les hommes qui ne lui plaisent pas ou bien qui lui ont fait du mal dans la vie. Au contraire : il ajoute et introduit un élément de grandeur en toute chose et en toute personne, ne voyant partout que des types. Que ferait aussi toute la postérité à laquelle il voue son œuvre avec ce qui n’est *pas typique* ! C’est ainsi que cette *culture* de la *connaissance désintéressée du monde* s’épanouit en lui, le penseur-homme, dans une floraison merveilleuse, cette culture qui a son poète en Sophocle, son homme d’État en Péricles, son médecin Hippocrate, son savant naturaliste en Démocrite: cette culture qui mérite d’être baptisée du nom de maîtres, les *sophistes*, et qui malheureusement, dès le moment de son baptême, commence soudain à pâlir et à devenir insaisissable pour nous, — car dès lors nous soupçonnons qu’elle devait être bien immorale pour avoir été combattue par Platon et par toutes les écoles antiques ! La vérité est ici si compliquée et si enchevêtrée que l’on répugne à la démêler : que la vieille erreur (error veritate simplicior) suive donc son vieux chemin!

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

[...]

173

LES APOLOGISTES DU TRAVAIL. Dans la glorification du « travail », dans les infatigables discours de la « bénédiction du travail », je vois la même arrière-pensée que dans les louanges des actes impersonnels et d’un intérêt général : la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l’aspect du travail — c’est-à-dire de cette dure activité du matin au soir —, que c’est là la meilleure police, qu’elle tient chacun en bride et qu’elle s’entend à entraver vigoureusement le développement de la raison, des convoitises, des envies d’indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, il retire cette force à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l’amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but limité et accorde des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l’on travaille sans cesse durement jouira d’une plus grande sécurité : et c’est la sécurité que l’on adore maintenant comme divinité suprême. — Et voici (ô épouvante !) que c’est justement le « travailleur » qui est devenu *dangereux* ! Les « individus dangereux » fourmillent ! Et derrière eux il y a le danger des dangers — l’*individuum* !

Doit-on faire du travail une valeur ?

Travailler est-ce perdre son temps ?

Travailler, est-ce seulement mettre en oeuvre des techniques ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

174

MODE MORALE D’UNE SOCIÉTÉ COMMERÇANTE. Derrière ce principe de l’actuelle mode morale : « Les actions morales sont les actions de la sympathie pour les autres », je vois dominer l’instinct social de la crainte qui prend ainsi un déguisement intellectuel : cet instinct pose comme principe supérieur le plus important et le plus prochain qu’il faut enlever à la vie le caractère *dangereux* qu’elle avait autrefois, et que *chacun* doit aider à cela de toutes ses forces. C’est pourquoi toutes les actions qui visent à la sécurité collective et au sentiment de sécurité de la société peuvent recevoir le prédicat « bon » ! — Les hommes doivent éprouver peu de plaisir à leur propre aspect, si une telle tyrannie de la crainte leur prescrit la loi morale supérieure, s’ils se laissent ainsi recommander sans objection de passer sur eux-mêmes, à côté d’eux-mêmes, mais d’avoir des yeux de lynx pour toute misère et pour toute souffrance étrangère ! Avec notre intention poussée jusqu’à l’énormité de vouloir enlever à la vie toute rudesse dans les contours, toute espèce d’aspérité, ne sommes-nous pas en bonne passe de réduire l’humanité jusqu’à en faire du *sable* ? Du sable ! Du sable fin, mou, granuleux, infini ! Est-ce là votre idéal, à vous qui êtes les héros des affections sympathiques ? — En attendant, la question demeure de savoir si l’on sert *davantage* son prochain en courant immédiatement et sans cesse à son secours et en l’*aidant* — ce qui ne peut se faire que très superficiellement, à moins de se muer en une emprise et une transformation tyranniques — ou si l’on *fait* de soi-même quelque chose que le prochain voit avec plaisir, par exemple un beau jardin tranquille et fermé sur lui-même, avec de hautes murailles contre la tempête et la poussière des grandes routes, mais aussi avec une porte hospitalière.

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Comment définir le bien ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

175

IDÉE FONDAMENTALE D’UNE CULTURE DE COMMERÇANTS. On voit maintenant se former, de différents côtés, la culture d’une société dont le *commerce* est l’âme tout aussi bien que le combat singulier était l’âme de la culture chez les anciens Grecs, la guerre, la victoire et le droit chez les Romains. Celui qui s’adonne au commerce s’entend à tout taxer sans le produire, à le taxer *d’après les besoins du consommateur* et non d’après ses propres besoins les plus personnels ; chez lui la question des questions, c’est de savoir que « les gens et combien de gens consomment cela ? ». Il emploie donc dès lors instinctivement et sans cesse ce type d’estimation à propos de tout, donc aussi à propos des productions des arts et des sciences, des penseurs, des savants, des artistes, les hommes d’État, des peuples, des partis et même d’époques entières : à propos de tout ce qui se crée, il s’informe de l’offre et de la demande *afin de fixer pour lui-même la valeur d’une chose*. Cela érigé en principe de toute une culture, étudié jusqu’à l’illimité comme jusqu’au plus subtil et imposé à tout vouloir et à tout savoir, cela sera votre fierté, à vous autres hommes du prochain siècle [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Comment définir le bien ?

L'art est-il une affaire de goût personnel ?

177

APPRENDRE LA SOLITUDE. Oh ! pauvres hères, dans les cités de la politique mondiale, jeunes hommes très dévoués, martyrisés par la vanité, vous qui considérez que c’est votre devoir de dire votre mot à propos de tous les événements — il se passe toujours quelque chose ! — Qui croyez que, lorsque vous avez fait ainsi de la poussière et du bruit, vous êtes le char de l’histoire ! Qui écoutez toujours et attendez sans cesse le moment où vous pourrez jeter votre parole au public, et qui perdez ainsi toute productivité véritable ! Quel que soit votre désir des grandes œuvres, le profond silence de maturation ne vient pas jusqu’à vous ! L’événement du jour vous chasse devant lui comme paille légère, tandis que vous avez l’illusion de chasser l’événement, — pauvres diables ! — Lorsque l’on veut être un héros sur la scène, il ne faut pas songer à jouer le chœur, on ne doit même pas savoir comment on fait chorus.

La solitude est-elle sans valeur ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

178

CEUX QUI S’USENT QUOTIDIENNEMENT. Ces jeunes gens ne manquent ni de caractère, ni de dispositions, ni de zèle : mais on ne leur a jamais laissé le temps de se donner une direction à eux-mêmes, les habituant, au contraire, dès leur plus jeune âge, à recevoir une direction. Autrefois, lorsqu’ils étaient mûrs pour « être envoyés dans le désert », on en agissait autrement avec eux, — on les utilisait, on les dérobait à eux-mêmes, on les élevait à être *usés quotidiennement*, on leur faisait de cela un devoir et un principe — et maintenant ils ne peuvent plus s’en passer, ils ne veulent pas qu’il en soit autrement. Mais, à ces pauvres bêtes de trait, on ne doit pas refuser leurs « vacances » — ainsi nomme-t-on cet idéal forcé d’un siècle surmené : des vacances où l’on peut enfin paresser à cœur joie, être stupide et infantile.

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

179

AUSSI PEU D’« ÉTAT » QUE POSSIBLE ! Toutes les conditions politiques et sociales ne méritent pas que ce soient justement les esprits les plus doués qui aient le droit de s’en occuper et qui y soient forcés : un tel gaspillage des esprits est en somme plus grave qu’un état de misère. La politique est le champ de travail pour des cerveaux plus médiocres, et ce champ de travail ne devrait pas être ouvert à d’autres : que plutôt la machine s’en aille encore en morceaux ! Mais telles que les choses se présentent aujourd’hui, où non seulement tous croient devoir être informés quotidiennement des choses politiques, mais où chacun veut encore y être actif à tout instant, et abandonne pour cela son propre travail, elles sont une grande et ridicule folie. On paye la « sécurité générale » beaucoup trop cher à ce prix : et, ce qu’il y a de plus fou, on aboutit de la sorte au contraire de la sécurité générale, ainsi que notre excellent siècle est en train de le démontrer : comme si cela n’avait jamais été fait. Donner à la société la sécurité contre les voleurs et contre le feu, la rendre infiniment commode pour toute espèce de commerce et de relations, et transformer l’État en providence, au bon et au mauvais sens, — ce sont là des buts inférieurs, médiocres et nullement indispensables, auxquels on ne devrait pas viser avec les moyens et les instruments les plus élevés qui *soient* — les moyens que l’on devrait *réserver* justement aux fins supérieures et les plus rares ! Notre époque, bien qu’elle parle beaucoup d’économie, est bien gaspilleuse : elle gaspille ce qu’il y a de plus précieux, l’esprit.

L'homme est-il un animal politique ?

Le philosophe doit-il gouverner ?

[...]

184

L’ÉTAT, UN PRODUIT DES ANARCHISTES. Dans les pays où les hommes sont disciplinés, il reste toujours assez de retardataires indisciplinés : immédiatement ils se joignent aux camps socialistes, plus que partout ailleurs. Si ceux-ci venaient un jour à faire des *lois*, on peut compter qu’ils s’imposeront des chaînes de fer et qu’ils exerceront une discipline terrible : — *ils se connaissent* ! Et ils apporteront ces lois avec la conscience qu’ils se les ont données eux-mêmes, — le sentiment de puissance, et de *cette* puissance, est trop récent chez eux et trop séduisant pour qu’ils ne souffrent pas tout pour lui.

X

[...]

206

L’ÉTAT IMPOSSIBLE. Pauvre, joyeux et indépendant ! - C’est possible simultanément : pauvre, joyeux et esclave ! — c’est aussi possible, — et je ne saurais rien de mieux à dire aux ouvriers esclaves des usines en admettant que cela ne leur apparaisse pas généralement comme une *honte* d’être *utilisés*, ainsi que cela arrive, comme la vis d’une machine et, en quelque sorte, comme bouche-trou de l’esprit inventif des hommes. Fi de croire que, par un salaire plus élevé, ce qu’il y a d’*essentiel* dans leur misère, je veux dire leur asservissement impersonnel, pourrait être supprimé ! Fi de se laisser convaincre que, par une augmentation de cette impersonnalité, au milieu des rouages de machine d’une nouvelle société, la honte de l’esclavage pourrait être transformée en vertu ! Fi d’avoir un prix pour lequel on cesse d’être une personne pour devenir une vis ! Etes-vous complices de la folie actuelle des nations qui veulent avant tout produire beaucoup et être aussi riches que possible ? C’est à vous de leur présenter un autre décompte, de leur montrer quelles grandes sommes de valeur *intérieure* sont gaspillées pour un tel but extérieur ! Mais où est votre valeur intérieure si vous ne savez plus ce que c’est que respirer librement ? si vous savez à peine suffisamment vous posséder vous-mêmes ? si vous êtes trop souvent fatigués de vous-mêmes comme d’une boisson qui a perdu sa fraîcheur ? si vous prêtez l’oreille à la voix des journaux et regardez de travers votre voisin riche, dévorés d’envie en voyant la montée et la chute rapide de la puissance, de l’argent et des opinions ? si vous n’avez plus foi en la philosophie qui va en haillons, en la liberté d’esprit de celui qui est dépourvu de besoins ? si la pauvreté volontaire et idyllique, le manque de profession et le célibat, tels qu’ils devraient convenir parfaitement aux plus intellectuels d’entre vous, sont devenus pour vous un objet de risée ? Mais le fifre socialiste des attrapeurs de rats vous résonne toujours à l’oreille, — ces attrapeurs de rats qui veulent vous enflammer d’espoirs absurdes ! qui vous disent d’être *prêts* et rien de plus, prêts d’aujourd’hui à demain, si bien que vous attendez quelque chose du dehors, que vous attendez sans cesse, vivant pour le reste comme d’habitude —jusqu’à ce que cette attente se change en faim et en soif, en fièvre et en folie, et que se lève enfin, dans toute sa splendeur, le jour de la *bestia triumphans* ? — Au contraire, chacun devrait penser à part soi : « Plutôt émigrer, pour chercher à devenir *maître* dans des contrées du monde sauvages et inconnues et, avant tout, pour devenir maître de moi-même ; changer de lieu de résidence, tant qu’il restera pour moi une menace quelconque d’esclavage ; n’éviter I’aventure ni la guerre et, pour les pires hasards, me tenir à la mort ; pourvu que cette inconvenante servilité ne se prolonge pas, pourvu que cesse cette tendance à s’aigrir, à devenir venimeux, conspirateur ! » Voici quel devrait être l’état d’esprit : les travailleurs en Europe devraient dorénavant déclarer qu’ils sont une impossibilité humaine *en tant que classe*, et pas seulement, comme à l’ordinaire, le fait d’un système durement conditionné et improprement organisé ; ils devraient amener un âge de grand essaimage hors de la ruche européenne [...]

Avons nous le choix d'être libre ?

La division du travail sépare-t-elle les hommes ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

LIVRE QUATRIÈME

[...]

215

LA MORALE DES VICTIMES. « Se Sacrifier avec enthousiasme », « s’immoler soi-même » — ce sont là les clichés de votre morale, et je crois volontiers que, comme vous le dites, vous parlez « avec franchise » : mais je vous connais mieux que vous ne vous connaissez, si votre « bonne foi » est capable d’aller de pair avec une telle morale. Vous regardez de toute sa hauteur cette autre morale sobre qui exige la domination de soi, la sévérité, l’obéissance, vous allez jusqu’à l’appeler égoïste, et certes ! — vous *êtes* francs à l’égard de vous-mêmes en disant qu’elle vous déplaît, — il *faut* qu’elle vous déplaise ! Car, en vous sacrifiant avec enthousiasme, en vous immolant vous-mêmes, vous jouissez avec ivresse de l’idée que vous ne faites plus qu’*un* avec le puissant, fût-il dieu ou homme, à qui vous vous consacrez : vous savourez le sentiment de sa puissance qui vient de s’affirmer de nouveau par un sacrifice. En réalité, vous ne vous sacrifiez qu’*en apparence*, votre imagination fait de vous des dieux et vous jouissez de vous-mêmes comme si vous étiez des dieux. Évaluée au point le vue de cette jouissance, combien vous semble faible et pauvre cette morale « égoïste » de l’obéissance, du devoir, de la raison : elle vous déplaît parce qu’il faut véritablement sacrifier et immoler, sans que le sacrificateur ait comme vous l’illusion d’être métamorphosé en dieu. En un mot, vous voulez l’ivresse et la démesure, et cette morale que vous méprisez s’élève contre l’ivresse et contre la démesure, — je crois volontiers qu’elle vous cause du déplaisir !

Une action désintéressée est-elle possible ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

[...]

257

LES MOTS QUI NOUS SONT PRÉSENTS. Nous savons seulement exprimer nos pensées avec les mots que nous avons sous la main. Ou plutôt, pour exprimer tous mes soupçons : nous n’avons, à chaque moment, que la pensée pour laquelle nous sont présents à la mémoire les mots qui peuvent l’exprimer à peu près.

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

[...]

269

LES MALADES ET L’ART. Contre toute espèce de tristesse et de misère de l’âme il faut avant tout essayer un changement de régime et un dur travail corporel. Mais les hommes ont l’habitude dans ce cas de recourir à des procédés d’enivrement : par exemple à l’art, — pour leur malheur et aussi pour celui de l’art ! Ne remarquez-vous pas que si vous recourez à l’art, en tant que malades, vous rendez l’art malade?

Que suis-je par rapport à mon corps ?

[...]

286

BÊTES DOMESTIQUES ET D’APPARTEMENT. Y a-t-il quelque chose de plus répugnant que la sentimentalité à l’égard des plantes et des animaux, de la part d’un être qui, dès l’origine, a fait des ravages parmi ceux-ci, comme s’ils étaient les ennemis les plus féroces et qui prétend enfin même à des sentiments tendres de la part de leurs victimes affaiblies et mutilées ! Devant cette sorte de « nature » il importe surtout à l’homme d’être *sérieux* s’il est un homme pensant.

Respecter la nature, est-ce renoncer à la transformer ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

[...]

314

DANS LA SOCIÉTÉ DES PENSEURS. Au milieu de l’océan du devenir nous nous réveillons sur un îlot qui n’est pas plus grand qu’une nacelle, nous autres aventuriers et oiseaux voyageurs, et là nous regardons un moment autour de nous : avec autant de hâte et de curiosité que possible, car un vent peut nous chasser à tout instant ou une vague nous balayer de l’îlot, en sorte qu’il ne demeurerait plus rien de nous ! Mais ici, sur ce petit espace, nous rencontrons d’autres oiseaux voyageurs et nous entendons parler d’oiseaux plus anciens encore, — et ainsi nous avons une minute délicieuse de connaissance et de divination, gazouillant ensemble en battant joyeusement des ailes, tandis que notre esprit vagabonde sur l’océan, non moins fier que l’océan lui-même !

X

[...]

319

HOSPITALITÉ. Le sens qu’il faut prêter aux usages de l’hospitalité, c’est de paralyser l’inimitié chez l’étranger ; dès que, chez lui, on ne sent plus avant tout l’ennemi, l’hospitalité diminue ; elle fleurit tant que fleurissent les mauvaises suppositions.

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

[...]

321

DANGER DANS L’INNOCENCE. Les hommes innocents deviennent des victimes en toutes choses, puisque leur innocence les empêche de distinguer entre la mesure et l’exagération, d’être, en temps voulus, sur leurs gardes vis-à-vis d’eux-mêmes. [...]

Partout où l’expérience, les précautions et les démarches prudentes sont nécessaires, l’innocent pâtit le plus cruellement, car il faut qu’il boive aveuglément la lie et le poison le plus secret de toute chose. [...]

Le christianisme, avec son mépris du monde, a fait de l’ignorance une vertu chrétienne, peut-être parce que le résultat le plus fréquent de cette innocence se trouve être, comme je l’ai indiqué, la faute, le sentiment de la faute, le désespoir, donc une vertu qui mène au ciel par le détour de l’enfer : car alors seulement les sombres propylées du salut chrétien peuvent s’ouvrir, alors seulement agit la promesse d’une *seconde innocence* posthume : — c’est une des plus belles inventions du christianisme !

X

[...]

326

CONNAÎTRE SES CIRCONSTANCES. Nous pouvons évaluer nos forces, mais non pas notre *force*. Non seulement ce sont les circonstances qui nous la montrent et nous la dérobent tour à tour, mais encore les mêmes circonstances qui l’agrandissent ou la rapetissent. Il faut se considérer comme une grandeur variable dont la capacité productrice peut, dans des circonstances favorables, atteindre ce qu’il y a de plus élevé : il faut donc réfléchir sur les circonstances et être plein d’ardeur à les observer.

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Exister, est-ce agir ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

[...]

329

LES CALOMNIATEURS DE LA SÉRÉNITÉ. Les hommes qui ont reçu de la vie une blessure profonde ont mis en suspicion toute sérénité, comme si elle était toujours enfantine et puérile et révélait une déraison dont l’aspect ne pourrait provoquer que la pitié et l’attendrissement, tel le sentiment que l’on éprouve lorsqu’un enfant tout près de la mort caresse encore ses jouets sur son lit. De tels hommes voient sous toutes les roses des tombes cachées et dissimulées ; les réjouissances, le bruit, la musique joyeuse leur apparaissent comme les illusions volontaires d’un homme dangereusement malade qui veut encore s’abreuver, pendant une minute, à l’ivresse de la vie. Mais ce jugement sur la sérénité n’est pas autre chose que la réfraction de celle-ci sur le fond obscur de la fatigue et de la maladie : il est lui-même quelque chose de touchant, de déraisonable qui incite à la pitié, quelque chose d’enfantin, de puéril même, mais qui vient de cette *seconde enfance* qui suit la vieillesse et qui précède la mort.

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Est-ce illusoire de chercher á être heureux ?

[...]

343

PRÉTENDU MORAL. Vous ne voulez jamais être mécontents de vous-mêmes, ne jamais souffrir à cause de vous-mêmes, — et vous appelez cela votre penchant moral ! Mais il y a une chose certaine, c’est que vous ne ferez jamais le voyage autour du monde (que vous êtes vous-mêmes) et vous resterez, en vous-mêmes, un hasard, une motte de terre sur une motte de terre. Croyez-vous donc que, nous qui sommes d’une autre confession, nous nous exposions par pure folie au voyage à travers notre propre néant, nos marécages et nos sommets de glace, que nous avons choisi volontairement les douleurs et le dégoût comme les anachorètes stylistes ?

Est-il préférable de se connaître ?

[...]

345

NOTRE BONHEUR N’EST PAS UN ARGUMENT POUR OU CONTRE. Beaucoup d’hommes ne sont capables que d’un bonheur minime : ce n’est pas un argument contre leur sagesse si celle-ci ne peut pas leur donner plus de bonheur, tout aussi peu que c’est un argument contre la médecine si certains hommes sont incurables et d’autres toujours maladifs. Puisse chacun avoir la chance de trouver la conception de l’existence qui lui fasse réaliser *sa* haute mesure du bonheur : cela ne pourrait pas empêcher sa vie d’être pitoyable et peu enviable.

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

[...]

349

PAS SI IMPORTANT QUE CELA. Lorsque l’on est présent dans un cas de décès, il vous vient régulièrement une idée que l’on étouffe en soi par un faux sentiment de convenance : on songe que l’acte de la mort est moins important que ne le prétend l’habituelle vénération, et que le mourant a probablement perdu dans sa vie des choses plus essentielles que ce qu’il est en train de perdre ici. Ici, la fin n’est certainement pas le but.

Que nous apprend la mort ?

[...]

364

CHOIX DE L’ENTOURAGE. Que l’on se garde bien de vivre dans un entourage où l’on ne peut ni se taire dignement ni faire connaître ses pensées supérieures, en sorte qu’il ne nous reste pas autre chose à communiquer que nos plaintes et nos besoins et toute l’histoire de nos misères. On devient ainsi mécontent de soi-même et mécontent de cet entourage, et l’on ajoute encore à la misère qui porte à se plaindre, le dépit que l’on ressent à être toujours dans la posture de l’homme qui se plaint. Au contraire, il faut vivre à un endroit où l’on *a honte de* parler de soi et où l’on n’en a pas le besoin. — Mais qui donc songe à de pareilles choses, à un *choix* dans de pareilles choses ! On parle de sa « destinée », on fait le gros dos et l’on soupire : « Malheureux Atlas que je suis ! »

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

[...]

370

EN QUELLE MESURE LE PENSEUR AIME SON ENNEMI. Ne jamais rien retenir ou taire, devant toi-même, de ce que l’on pourrait opposer à tes pensées ! Fais-en le vœu ! Cela fait partie de la première probité du penseur. Il faut que chaque jour tu fasses aussi ta campagne contre toi-même. Une victoire ou la prise d’une redoute ne sont plus ton affaire à toi, mais l’affaire de la vérité, — cependant ta défaite elle non plus n’est plus ton affaire !

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

[...]

380

CONSEIL ÉPROUVÉ. De tous les moyens de consolation il n’y en a aucun qui soit aussi efficace pour celui qui en a besoin que l’affirmation que, pour son cas, il n’y a pas de consolation. II y a là pour lui une telle distinction que, sans tarder, il redresse la tête.

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Ne fait-on que fuir le réel?

[...]

382

JARDINIER ET JARDIN. Les jours humides et sombres, la solitude, les paroles sans amour que l’on nous adresse, engendrent des conclusions semblables à des champignons : nous les voyons apparaître devant nous, un matin, sans que nous sachions d’où elles viennent et elles nous regardent, grises et moroses. Malheur au penseur qui n’est pas le jardinier, mais seulement le terrain de ses plantes !

Le bonheur est-il affaire privée ?

La solitude est-elle sans valeur ?

[...]

421

A TRAVERS D’AUTRES. Il y a des hommes qui ne veullent pas du tout être vus autrement que projetant leurs rayons à travers d’autres. Et il y a beaucoup de sagesse à cela.

[...]

LIVRE CINQUIÈME

[...]

429

LA NOUVELLE PASSION. Pourquoi craignons et haïssons-nous la possibilité d’un retour à la barbarie ? Serait-ce peut-être parce que la barbarie rendrait les hommes plus malheureux qu’ils ne le sont ? Hélas, non ! Les barbares de tous les temps avaient *plus* de bonheur : ne nous trompons pas. — Mais c’est notre *instinct de connaissance* qui est trop développé pour que nous puissions encore apprécier le bonheur sans connaissance, ou bien le bonheur d’une illusion solide et vigoureuse ; nous souffrons rien qu’à nous représenter un tel état de choses ! L’inquiétude de la découverte et de la divination a pris pour nous autant de charme et nous est devenue tout aussi indispensable que ne l’est, pour l’amoureux, l’amour malheureux : à aucun prix il n’aimerait l’abandonner pour l’état d’indifférence ; — oui, peut-être sommes-nous, nous aussi, des amants *malheureux*. La connaissance s’est transformée chez nous en passion qui ne s’effraie d’aucun sacrifice et n’a, au fond, qu’une seule crainte, celle de s’éteindre elle-même ; nous croyons sincèrement que l’humanité tout entière, accablée sous le poids de *cette* passion, doit se croire plus altière et mieux consolée qu’elle ne l’a été jusqu’à présent, alors qu’elle n’avait pas encore surmonté la satisfaction plus grossière qui accompagne la barbarie. La passion de la connaissance fera peut-être même périr l’humanité ! — cette pensée, elle aussi, est sans puissance sur nous. Le christianisme s’est-il donc effrayé d’idées semblables ? La passion et la mort ne sont-elles pas sœurs ? Oui, nous haïssons la barbarie, — nous préférons tous voir l’humanité périr plutôt que de voir la connaissance revenir sur ses pas ! [...]

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

431

LES OPINIONS DES ADVERSAIRES. Pour mesurer combien se montrent naturellement subtils ou faibles les cerveaux même les plus intelligents, il faut regarder à la façon dont ils conçoivent et rendent les opinions de leurs adversaires: la mesure naturelle de tout intellect s’y révèle. — Le sage parfait élève, sans le vouloir, son adversaire dans l’idéal et libère la contradiction de celui-ci de toute tache et de toute contingence ; ce n’est que lorsque son adversaire est devenu un dieu aux armes lumineuses qu’il lutte contre lui.

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

[...]

435

NE PAS PÉRIR IMPERCEPTIBLEMENT. Ce n’est pas en une seule fois mais sans cesse que notre capacité et notre grandeur s’effritent ; la petite végétation qui pousse partout, qui s’introduit parmi les choses et qui s’entend à s’attacher à elles, — c’est cette petite végétation qui ruine ce qu’il y a de grand en nous, — la petitesse de notre entourage, ce que nous avons sous les yeux tous les jours, à toute heure, les mille petites racines de tel sentiment mesquin qui poussent autour de nous dans nos fonctions, nos fréquentations, notre emploi du temps. Si nous laissons cette petite mauvaise herbe sans l’apercevoir elle nous fera périr imperceptiblement ! [...]

Prendre son temps est-ce le perdre ?

La solitude est-elle sans valeur ?

449

OÙ SONT CEUX QUI ONT BESOIN DE L’ESPRIT ? [...] Mais vivre sans nom ou doucement raillé, trop obscurément pour éveiller l’envie ou l’inimitié, armé d’un cerveau sans fièvre, d’une poignée de connaissances, et d’une poche pleine d’expériences, être en quelque sorte un médecin des pauvres d’esprit et aider à l’un ou l’autre, quand sa tête est *troublée par des opinions*, sans qu’il s’aperçoive au juste qui l’a aidé ! Ne point vouloir garder raison devant lui et célébrer une victoire, mais lui parler de façon que, après une petite indication imperceptible, ou une objection, il trouve de lui-même ce qui est vrai et qu’il s’en aille fièrement à cause de cela ! Être comme une auberge médiocre qui ne repousse aucune personne dans le besoin, mais que l’on oublie après coup et dont on se moque ! N’avoir l’avantage en rien, ni la nourriture meilleure, ni l’air plus pur, ni l’esprit plus joyeux, — mais toujours donner, rendre, communiquer, devenir plus pauvre ! Savoir être petit pour être accessible à beaucoup de monde et n’humilier personne ! Prendre sur soi beaucoup d’injustice et avoir rampé comme des vers à travers les galeries de toutes sortes d’erreurs, pour pouvoir pénétrer sur des chemins secrets auprès de beaucoup d’âmes cachées ! Toujours dans une même façon d’amour et toujours dans un même égoïsme et une même jouissance de soi ! Être en possession d’un pouvoir et demeurer en même temps dans l’ombre et le renoncement ! Être constamment couché au soleil de la douceur et de la grâce et savoir cependant que l’accès du sublime est à portée de la main ! — Voilà qui serait une vie ! Voilà qui serait une raison pour vivre longtemps !

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

451

CEUX QUI ONT BESOIN D’UN FOU DE COUR. Ceux qui sont très beaux, très bons, très puissants, n’apprennent presque jamais, quel que soit le sujet, la vérité entière et vulgaire, — car, en leur présence, on ment involontairement quelque peu, parce que l’on est sous leur impression et que, conformément à cette impression, on présente ce que l’on pourrait communiquer de vérité sous une forme *adaptée* (on fausse donc la couleur et le degré des faits, on omet ou l’on ajoute des détails et l’on garde à part soi ce qui ne se laisse point adapter). Si des hommes de cette espèce veulent absolument entendre la vérité malgré tout il faut qu’ils entretiennent un fou de cour, — un être qui possède le privilège du fou de ne point pouvoir s’adapter.

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

452

IMPATIENCE. Il y a un degré d’impatience chez les hommes de pensée et d’action, qui, au moindre insuccès, les fait passer aussitôt dans le camp opposé, les pousse à s’y passionner et à s’adonner à des entreprises, — jusqu’à ce qu’ils en soient chassés par une hésitation de succès : c’est ainsi qu’ils errent, aventureux et violents, à travers la pratique de beaucoup de royaumes et de natures diverses, et il se peut qu’à la longue, grâce à la connaissance universelle des hommes et des choses que laisse en eux l’expérience prodigieuse de leurs aventures, et en adoucissant un peu leur instinct, — ils deviennent des praticiens puissants. C’est ainsi qu’un défaut de caractère devient une école de génie.

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Exister, est-ce agir ?

[...]

455

LA PREMIÈRE NATURE. Tel que l’on nous élève maintenant il nous vient d’abord une *seconde nature* : et nous la possédons lorsque le monde nous dit arrivés à maturité, émancipés, utilisables. Un petit nombre seul est assez serpent pour repousser un jour cette peau, alors que, sous son enveloppe, la *première nature* est arrivée à maturité. Mais chez la plupart des gens le germe en est étouffé.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

[...]

468

L’EMPIRE DE LA BEAUTÉ EST PLUS GRAND. De même que nous nous promenons dans la nature, astucieux et contents, pour prendre dans toute chose sa beauté propre comme sur le fait, de même que, tantôt au soleil, tantôt sous un ciel orageux, nous faisons un effort pour voir tel espace de la côte avec ses rochers, ses baies, ses oliviers et ses pins, sous un aspect de perfection et de maîtrise : de même nous devrions aussi nous promener parmi les hommes, tels des explorateurs et des inquisiteurs, leur faisant du bien et du mal pour que se révèle la beauté qui leur est propre, ensoleillée chez celui-ci, orageuse chez celui-là, ne s’épanouissant chez un troisième que dans le demi-jour et sous un ciel de pluie. Est-il donc interdit de *jouir* de l’homme *méchant* comme d’un paysage sauvage, qui possède ses propres lignes audacieuses et ses effets de lumière, lorsque ce même homme, tant il se donne pour bon et conforme à la loi, apparaît à notre regard comme une erreur de dessin et une caricature et nous fait souffrir comme une tache dans la nature ? — Assurément, c’est interdit : jusqu’à présent il n’était permis de chercher la beauté que dans ce qui est *moralement bon*, — ce fut une raison suffisante pour trouver si peu de choses et pour devoir s’enquérir de beautés imaginaires sans chair ni os ! — De même qu’il existe certainement cent espèces de bonheur parmi les méchants, dont les vertueux ne se doutent pas, de même il existé chez eux cent espèces de beautés : et beaucoup d’entre elles ne sont pas encore découvertes.

Quel est la relation entre la beauté et la bonté ?

Existe-t-il un privilège de la beauté ?

[...]

482

CHOISIR SES FRÉQUENTATIONS. Est-ce trop demander que de vouloir rechercher la fréquentation d’hommes qui sont devenus doux, agréables au goût et nourrissants, comme les châtaignes que l’on a mises au four à temps et retirées du feu au bon moment ? D’hommes qui attendent peu de la vie et préfèrent accepter celle-ci en cadeau plutôt que de la mériter, comme si les oiseaux et les abeilles la leur avaient apportée ? D’hommes qui sont trop fiers pour pouvoir se sentir jamais récompensés ? Et trop sérieux dans leur passion de la connaissance et de la droiture pour avoir le temps et la complaisance de la gloire ? — Nous appelons philosophes de pareils hommes, et toujours ils trouveront pour eux-mêmes un nom plus modeste.

La solitude est-elle sans valeur ?

[...]

484

NOTRE PROPRE CHEMIN. Lorsque nous faisons le pas décisif et que nous nous engageons dans le chemin qui est « notre propre chemin », alors un secret se révèle soudain à nous tous ceux qui étaient nos amis et nos familiers, — tous s’étaient jusqu’alors arrogé une supériorité sur nous, et se trouvent soudain offensés. Les meilleurs d’entre eux sont indulgents et attendent patiemment que nous retrouvions le « droit chemin » — celui qu’ils connaissent si bien ! Les autres raillent et feignent de croire à un accès de folie passagère, ou ils désignent amèrement un séducteur. Les plus méchants nous déclarent de simples fous et cherchent à incriminer les motifs de notre conduite ; le pire de tous voit en nous son pire ennemi qu’une longue dépendance a assoiffé de vengeance, — et il a peur de nous. Que faut-il donc faire ? Voici : inaugurer notre règne en assurant d’avance pour une amnistie plénière à nos amis pour toute espèce de péchés.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

[...]

487

HONTE. Voici le beau coursier qui piaffe et hennit, il est impatient de la course et aime celui qui le monte habituellement, — mais, ô honte ! le cavalier ne parvient à monter en selle, il est fatigué. — Telle est la honte du penseur fatigué devant sa propre philosophie.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Que suis-je par rapport à mon corps ?

[...]

501

ÂMES MORTELLES ! Par rapport à la connaissance, la plus utile conquête qui ait été faite est peut-être d’avoir renoncé à la croyance de l’âme immortelle. Maintenant l’humanité a le droit d’attendre, maintenant elle n’a plus besoin de se précipiter et d’accepter des idées mal examinées, comme elle devait le faire autrefois. Car alors le salut de la pauvre « âme immortelle » dépendait de ses convictions durant une courte existence, d’un jour à l’autre il lui fallait se *décider* — la « connaissance » avait une importance terrible ! Nous avons reconquis le courage d’errer, d’essayer, de prendre provisoirement — tout cela a moins d’importance ! — et c’est justement pour cela que des individus et des générations entières peuvent envisager des tâches si grandioses qu’elles seraient apparues au temps jadis comme de la folie et un jeu impie avec le ciel et l’enfer. Nous avons le droit de faire des expériences avec nous-mêmes ! L’humanité tout entière en a le droit ! Les plus grands sacrifices n’ont pas encore été portés à la connaissance, — *soupçonner* de pareilles pensées, telles qu’elles précèdent maintenant nos actes, cela aurait déjà constitué jadis un sacrilège et l’abandon de notre salut éternel.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

516

NE PAS FAIRE ENTRER SON DÉMON DANS LE PROCHAIN. Restons-en toujours pour ces temps-ci à I’opinion que la bienveillance et les bienfaits constituent l’homme bon ; mais ne manquons pas d’ajouter : « À condition qu’il commence par se servir de sa bienveillance et de ses bienfaits *à l’égard de lui-même !* » Car autrement — s’il fuit devant lui-même, s’il se déteste et se fait du mal — il ne sera certainement pas un homme bon. Il ne fera alors que se sauver de lui-même *dans les autres* : que les autres prennent garde à ce qu’il ne leur advienne rien de mal, malgré tout le bien qu’il semble leur vouloir ! — Mais c’est justement cela : fuir et haïr son *moi*, vivre dans et pour les autres — que l’on a appelé jusqu’à présent, avec autant de déraison que d’assurance, « non-egoïste» *et, par conséquent, « bon » !*

Comment définir le bien ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

529

PAR QUOI LES HOMMES ET LES PEUPLES PRENNENT DE L’ÉCLAT. De combien d’actions très *individuelles s’abstient-on* seulement parce qu’avant de les exécuter on s’aperçoit qu’elles seraient mal interprétées ou bien que l’on craint qu’elles ne le soient ! — ce sont justement les actions qui ont une *valeur véritable* en bien et en mal. Donc plus une époque, un peuple, estiment les individus, plus on leur accorde de droit et de prépondérance, plus les actions de cette espèce se hasarderont au grand jour — et ainsi une sorte de lueur d’honnêteté, de franchise dans le bien et le mal finit par se répandre sur des époques, comme il en est par exemple des Grecs, ils continuent à rayonner comme maintes étoiles durant des millénaires encore après leur disparition.

Peut-on être soi-même devant les autres ?

[...]

544

COMMENT ON FAIT MAINTENANT DE LA PHILOSOPHIE. [...] Socrate découvrit la magie contraire, celle de la cause et de l’effet, de la raison et de la conséquence : et nous autres hommes modernes, nous sommes tellement habitués à la nécessité de la logique et élevés dans l’idée de cette nécessité, qu’elle se présente à nous comme le goût normal et que, comme tel, il faut qu’elle répugne aux gens ardents et présomptueux. Ce qui se différencie du goût normal les ravit ! leur ambition plus subtile s’efforce de croire que leur âme est exceptionnelle, qu’ils ne sont point des êtres dialectiques et raisonnables, mais… par exemple des « êtres intuitifs » doués d’un « sens intérieur » ou d’une « intuition intellectuelle ». Mais, avant tout, ils veulent être des « natures artistiques », avec un génie dans la tête et un démon dans le corps, et possédant par conséquent aussi des droits exceptionnels pour ce monde et pour l’autre, et surtout le privilège divin d’être incompréhensibles. — Et *cela* se met à faire de la philosophie ! Je crains qu’ils ne s’aperçoivent un jour qu’ils se sont trompés, — ce qu’ils veulent c’est une religion !

X

[...]

547

LES TYRANS DE L’ESPRIT. La marche de la science n’est plus contrecarrée aujourd’hui, comme ce fut trop longtemps le cas, par le fait fortuit que l’homme atteint un âge de soixante-dix ans environ. Autrefois on voulait arriver au bout de la connaissance pendant cet espace de temps, et l’on estimait les méthodes de la connaissance d’après ce désir universel. Les petites questions et expériences singulières étaient considérées comme méprisables, on voulait choisir le chemin le plus court, on croyait que, puisque tout dans ce bas monde paraissait être organisé *en vue de l’homme*, la perceptibilité des choses, elle aussi, était préparée à une mesure humaine du temps. Tout résoudre d’un seul coup, en un seul mot, — c’était là le désir secret : on se représentait le problème sous couleur du nœud gordien ou de l’œuf de Colomb ; on était persuadé qu’il était possible, dans le domaine de la connaissance, d’arriver au but à la façon d’Alexandre et de Colomb et d’élucider toutes les questions avec une seule réponse. « Il y a une énigme à résoudre » : c’est ainsi que la vie se présentait aux yeux du philosophe ; il fallait en premier lieu trouver l’énigme et condenser le problème du monde dans la formule la plus simple. L’ambition sans limites et la joie d’être le « déchiffreur du monde » remplissaient les rêves du penseur ; rien ne lui semblait valoir la peine en ce monde si ce n’était de trouver le moyen de tout mener à bonne fin *pour lui*. Ainsi la philosophie était-elle une espèce de lutte suprême pour la puissance tyrannique de l’esprit — personne ne doutait que celle-ci ne soit réservée à un être très heureux, subtil, ingénieux, brave et puissant — à un seul ! — Et il y en a eu plusieurs, en dernier lieu encore Schopenhauer, qui ont cru qu’ils étaient ce seul et unique. — D’où il résulte que dans l’ensemble la science est jusqu’à présent demeurée en arrière par suite de *l’étroitesse morale* de ses disciples, et qu’il faut s’y livrer dorénavant avec une idée directrice plus haute et plus *généreuse*. « Qu’importe de moi ! » — Voilà ce qui se trouve écrit sur la porte du penseur futur.

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

[...]

550

CONNAISSANCE ET BEAUTÉ. Si les hommes réservent toujours leur vénération et leur sentiment de félicité pour les œuvres de l’imagination et de la dissimulation, il ne faut pas s’étonner si, devant l’opposé de l’imagination et de la dissimulation, ils éprouvent de la froideur et du déplaisir. Le ravissement qui se manifeste au moindre progrès sûr et définitif que l’on fait dans la connaissance à partir du point actuel de la science est fréquent et presque universel. Mais provisoirement ceux-là ne l’admettent pas qui se sont habitués à n’être transportés qu’en quittant la réalité, en faisant un bond dans les profondeurs de l’apparence. Ils croient que la réalité est laide : ils ne songent pas que la connaissance de la réalité même la plus laide est belle cependant et que celui qui pratique la connaissance souvent et beaucoup finit par être très éloigné de trouver laid l’ensemble de la réalité qui lui a procuré tant de bonheur. Y a-t-il donc quelque chose qui soit « beau en soi » ? Le bonheur de ceux qui connaissent augmente la beauté du monde et ensoleille tout ce qui est ; la connaissance non seulement enveloppe les choses de sa beauté, elle introduit aussi sa beauté d’une façon durable dans les choses ; — que l’humanité de l’avenir rende témoignage de cette affirmation ! En attendant, souvenons-nous d’une vieille expérience : deux hommes aussi foncièrement différents que Platon et Aristote s’entendirent sur ce qui constitue le bonheur suprême non seulement pour eux et pour les hommes, mais le bonheur en soi-même pour les dieux des dernières béatitudes : ils le trouvèrent dans la *connaissance*, dans l’activité d’une *raison* exercée à trouver et à inventer (et *nullement* dans l’« intuition » comme firent les téologiens et les demi-théologiens allemands, *nullement* dans la vision comme firent les mystiques, et de même *nullement* dans le travail comme firent tous les praticiens). Descartes et Spinoza jugèrent de même : combien ils ont dû tous *jouir* de la connaissance ! Et quel danger il y avait pour leur loyauté de devenir ainsi les panégyristes [un discours public à la louange d'une chose] des choses !

Ne fait-on que fuir le réel ?

La beauté transforme-t-elle notre conscience du réel ?

Y-a-til une beauté naturelle ?

Existe-t-il un privilège de la beauté ?

[...]

559

« RIEN DE TROP ! » Combien souvent on conseille à l’individu de se fixer un but qu’il ne peut atteindre et qui est au-dessus de ses forces, pour qu’il atteigne du moins ce que peuvent rendre ses forces *sous la plus haute pression*. Mais est-ce tellement désirable ? Les meilleurs actes ne prennent-ils pas quelque chose d’exagéré et de contourné, justement parce qu’il y a en eux trop de tension ? Un sombre voile d’*insuccès* ne s’étend-il pas sur le monde du fait que l’on voit toujours des athlètes en lutte, des gestes énormes et nulle part un vainqueur couronné et joyeux de sa victoire ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

560

CE QUI NOUS EST OUVERT. On peut agir avec ses instincts comme un jardinier et, ce que peu de gens savent, cultiver les germes de la colère, de la pitié, de la subtilité, de la vanité, de façon à les rendre aussi féconds et productifs qu’un beau fruit d’espalier ; on peut s’y prendre en usant du bon ou du mauvais goût d’un jardinier, et en quelque sorte à la mode française, ou anglaise, ou hollandaise, ou chinoise ; on peut aussi laisser faire la nature et veiller seulement çà et là à un peu de netteté et de propreté ; on peut enfin, sans aucune science et sans raison directrice, laisser croître les plantes avec leurs avantages et leurs obstacles naturels et les abandonner à la lutte qu’elles se livrent entre elles, — on peut même vouloir prendre plaisir à un tel chaos et rechercher justement ce plaisir malgré l’ennui qu’on en a. Tout cela nous est ouvert : mais combien y en a-t-il donc qui savent que cela nous est ouvert ? Presque tous les hommes ne *croient*-ils pas en eux-mêmes comme à des faits accomplis, *arrivés à leur maturité* ? De grands philosophes n’ont-ils pas mis leur sceau sur ce préjugé avec leur doctrine de l’immutabilité du caractère.

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

[...]

563

L’ILLUSION DE L’ORDRE MORAL. *Il n’y a aucune justice éternelle* qui exige que toute faute soit expiée et payée, — qu’il y en eût une telle, c’était une terrible illusion de croire que tout ce qui est ressenti *comme telle* soit une faute. Ce ne sont pas *les choses* qui ont tellement troublé les hommes, mais les opinions que l’on se fait *des choses qui n’existent pas*.

Pourquoi un acte est moral ?

Comment définir le bien ?

[...]

565

LA GRAVITÉ ALLIÉE À L’IGNORANCE. Partout où nous comprenons nous devenons aimables, heureux, inventifs, et partout où nous avons appris suffisamment, où nous nous sommes fait des yeux et des oreilles, notre esprit montre plus de souplesse et de grâce. Mais nous comprenons peu de choses et sommes pauvrement informés, en sorte qu’il arrive rarement que nous embrassions une chose et qu’en même temps nous nous rendions dignes d’amour : raides et insensibles, nous traversons plutôt la ville, la nature et l’histoire, et nous nous enorgueillissons de cette attitude et de cette froideur comme si elles étaient l’effet de la supériorité. Notre ignorance et notre médiocre soif de savoir s’entendent même très bien à se pavaner en tant que dignité et caractère.

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

566

VIVRE À BON COMPTE. Le mode de vie le meilleur marché et le plus insouciant est celui du penseur : car, pour dire à l’instant le plus important, c’est celui qui a le plus besoin des choses que les autres méprisent et abandonnent. — Il se réjouit du reste facilement et ne connaît pas les coûteux accès au plaisir ; son travail n’est pas dur, mais, en quelque sorte, méridional ; ses jours et ses nuits ne sont pas gâtés par le remords ; il se meut, mange, boit et dort selon la mesure qui convient à son esprit, pour que celui-ci devienne de plus en plus tranquille, fort et clair ; il se réjouit de son corps et n’a pas de raison pour le craindre ; il n’a pas besoin de société, si ce n’est de temps à autre pour embrasser ensuite sa solitude avec d’autant plus de tendresse ; les morts le dédommagent des vivants et il trouve même à remplacer ses amis, en évoquant parmi les morts les meilleurs qui aient jamais vécu. — Que l’on se demande une fois si ce ne sont pas les désirs et les habitudes contraires qui rendent la vie des hommes coûteuses, et par conséquent pénible et souvent insuportable. — Dans un autre sens pourtant la vie du penseur est la plus coûteuse, — rien n’est trop bon pour lui ; et être privé de ce qu’il y a de *meilleur* serait pour le penseur une privation *insupportable*.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

[...]

574

NE PAS OUBLIER. Plus nous nous élevons, plus nous paraissons petits aux regards de ceux qui ne savent pas voler.

La solitude est-elle sans valeur ?

575

NOUS AUTRES AÉRONAUTES DE L’ESPRIT. Tous ces oiseaux hardis qui s’envolent vers des espaces lointains, toujours plus lointains, — il viendra certainement un moment où ils ne pourront aller plus loin, où ils se percheront sur un mât ou sur quelque aride récif — bien heureux encore de trouver ce misérable asile ! Mais qui aurait le droit de conclure qu’il n’y a plus devant eux une voie libre et sans fin et qu’ils ont volé si loin qu’on peut voler ? Tous nos grands initiateurs et tous nos précurseurs ont fini par s’arrêter, et ce n’est pas l’attitude la plus noble ni la plus gracieuse que celle avec laquelle la fatigue s’arrête. Il en sera ainsi de toi et de moi ! Mais qu’importe de toi et de moi ! *D’autres oiseaux voleront plus loin* ! Cette pensée, cette foi qui est la nôtre prend son essor à l’envi avec eux toujours plus loin, plus haut, elle s’élance tout droit dans l’air au-dessus de notre tête et de son impuissance et, du haut du ciel, voit dans les lointains de l’espace, prévoit des troupes d’oiseaux bien plus puissants que nous, qui s’élanceront dans la direction où nous nous élancions, où tout n’est encore que mer, mer, mer ! — Et où voulons-nous donc aller ? Voulons-nous franchir la mer ? Où nous entraîne ce désir puissant qui prime pour nous toute autre passion ? Pourquoi ce vol éperdu dans cette direction vers le point où jusqu’à présent tous les soleils *déclinèrent* et s’*éteignirent* ? Dira-t-on peut-être un jour de nous que, nous aussi, *gouvernant vers l’ouest*, *nous espérions atteindre une Inde*, — mais que notre destinée fut d’échouer devant l’infini ? Ou bien, mes frères ? ou bien? —

La solitude est-elle sans valeur ?

Friedrich Nietzsche, Aurore, 1881.